

DIXIÈME ANNÉE

1er Semestre

1926.

# L'Action Française

REVUE MENSUELLE

VOLUME XV



LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

1735, RUE SAINT-DENIS

MONTRÉAL

DIXIÈME ANNÉE  
1926

L'Action Française

## L'ACTION FRANÇAISE

publiée par la Ligue d'Action française, est un organe de pensée et d'action au service de la langue, de la culture et des traditions catholiques et françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont: M. l'abbé Philippe Perrier, président; M. Anatole Vanier, avocat, secrétaire général; MM. les abbés Lionel Groulx et Lucien Pineault, professeurs à l'Université de Montréal; MM. Antonio Perrault, avocat, professeur à l'Université de Montréal; Arthur Laurendeau, professeur, Emile Bruchési, avocat, Montréal.

*Tous droits réservés—Ottawa 1926*

ARBOUR ET DUPONT, imprimeurs,  
249 est, rue Lagachetière,  
MONTREAL

1926

## NOTRE DIXIÈME ANNÉE

---

Voici bientôt dix ans que paraissait le premier numéro de l'Action française. Son premier article que signait M. Edouard Montpetit, portait bravement ce titre: « Vers la supériorité ». Ses fondateurs en voulaient faire, selon la définition du Dr Joseph Gauvreau, un « organe vigilant, allègre, énergique, surtout traditionaliste »; ils s'engageaient à « travailler, par une action inlassable, à la survivance de notre race, c'est-à-dire au maintien de sa foi, de sa langue et de ses traditions ».

L'Action française a-t-elle tenu toutes ces promesses? Comme toutes les oeuvres parties de rien, fondées et trop souvent maintenues par le seul dévouement, elle ne saurait se cacher ni ses lacunes ni même ses fautes. On lui accordera peut-être que, depuis dix ans, elle a fait mieux que compter les heures. Physiquement elle a doublé de volume, passant de 32 à 48 pages, puis à 64. Croisée pour la défense de notre intégrité catholique et française, elle n'a jamais demandé, à ce qu'il semble, d'être relevée de sa fonction. Revue d'avant-garde, elle a voulu s'attaquer à nos problèmes les plus urgents, leur consacrant, chaque année, des enquêtes synthétiques. Quelques-unes de ces enquêtes, sur le problème économique, notre avenir politique, le bilinguisme au Canada, prouveraient, croyons-nous, qu'elle sait allier au sens de l'actualité quelque courage intellectuel.

Au service de la Ligue d'Action française, elle se faisait, en même temps, l'inspiratrice et le soutien de diverses propagandes. Elle maintenait l'oeuvre de nos confé-

rences, lançait les pèlerinages historiques, la fête de Dol-lard, développait une maison d'édition qui, outre l'Almanach de la langue française, a répandu dans le public, en moins de dix ans, plus d'un demi-million de livres et de brochures.

*Cette oeuvre mérite-t-elle de durer? C'est bien notre volonté de la continuer. Nous ne le pourrons qu'avec l'appui des vieilles et fécondes amitiés par lequel nous avons vécu jusqu'ici. Qu'à l'occasion de sa dixième année, on fasse à l'Action française le cadeau de nouveaux abonnements, qu'on encourage son service de libraire, qu'on s'abonne à sa Bibliothèque d'action française. Nous sollicitons plus ardemment cet appui, à l'heure où notre volonté de survivre est surtout une volonté de grandir.*

L'ACTION FRANÇAISE.

#### M, JOHN-S. EWART.

M. Ewart esst généralement bien connu de ceux de nos compatriotes qui lisent l'anglais. Cet homme d'étude ne circonscrit pas son effort intellectuel à l'exercice de sa profession d'avocat. S'intéressant vivement aux problèmes politiques du Canada, il écrivit d'abord ses « Kingdom Papers », puis son « Kingdom of Canada ». Et, cette année, il reprit ses fortes études politiques sous le titre de « Independance Papers ».

Trois plaquettes de cette dernière série ont déjà été publiées. La première traite « du Canada et de la prochaine guerre », la deuxième, « de la prochaine guerre (de l'Angleterre) et de notre consultation », la troisième, « de la politique étrangère de l'Angleterre et de la prochaine guerre ».

Ces titres, sous la rubrique générale de « Independance Papers » et signés de M. Ewart, disent assez le haut intérêt des brochures dont nous recommandons aujourd'hui la lecture à nos amis.

M. Ewart envoie gratuitement ses plaquettes à ceux qui veulent s'insérer sur sa liste de distribution; on n'a qu'à lui en faire la demande. Il demeure à Ottawa, 400 rue Wilbrod.

## L'IMPORTANCE DU CAPITAL HUMAIN

---

Gardons le mot : il est bon. Ce ne sera d'ailleurs pas la première fois que l'économie politique aura recueilli du langage courant une expression qu'elle n'aurait pas osée d'elle-même. Le capital, c'est plutôt l'instrument à l'aide duquel l'homme exploite la nature et produit des utilités. A ce compte, le capital humain n'existerait pas puisqu'il se confond avec le travail. Mais le mot capital reçoit souvent une autre signification : c'est, dit-on, une mise de côté en vue d'une production ultérieure. Ainsi les usines, les machines, les terres cultivées, les matières premières une fois séparées de leur milieu d'origine, sont du capital parce que ces choses ont été accumulées dans l'intention de multiplier les richesses. On peut affirmer, dans ce sens, qu'il existe un capital intellectuel : l'ensemble des travaux d'ordre scientifique, transmis de génération en génération, expérience et doctrine des siècles, appliqué d'ailleurs comme le capital matériel à l'oeuvre économique. Par cette déviation nous nous dirigeons vers la notion du capital humain telle que l'exprime la langue usuelle : l'accumulation (toujours) des forces humaines possédées par une nation, et susceptible de décupler les activités comme d'accentuer le rayonnement de la collectivité. Le capital humain, c'est donc une métaphore heureuse ; c'est même une vérité puisque l'on n'a pas attendu la science économique pour affirmer la force d'un peuple riche en hommes et reconnaître du coup l'existence et la fécondité de l'avoir-population.

Le nombre n'est pas tout, loin de là ; et nous nous hâtons d'en convenir. Le nombre brut n'est qu'un chif-

fre, une force pour le bien ou pour le mal; et ce n'est pas nous qui aurons le fétichisme de la majorité. Mais le nombre décuplé par la culture est un indispensable outil de progrès. Il n'est pas essentiel que nous soyons nombreux, il suffit que nous soyons intelligents: propos de mandarin, fort juste en soi, mais loin du monde et des foules. Hélas! il n'y a pas sur cette terre que l'intelligence; il y a aussi la force productrice et la force tout court qui devient vite une volonté, sinon une oppression.

Notre élément trouve dans le nombre une certitude de survie et le premier moyen, sûr comme la chair, de conserver aux influences ancestrales ce pays baptisé français. Nous le savons, mais nous n'en avons pas fait un enseignement raisonné. Jusqu'ici nous n'avons guère fait que nous compter, puisant dans la statistique vivante la même satisfaction que les français éprouvaient à dire, pendant la guerre: « Nous les aurons. » Allons plus avant. Recherchons comment nous avons progressé et, surtout, si les dangers qui nous menacent tout de même sont atténuables. Posons ces résolutions à la base de la doctrine nationale. On nous demande sans cesse d'être pratique dans ce pays où l'on n'arrive pas à admettre que la théorie est tissée d'expérience et de réel, où l'on cherche d'abord dans toute idée ce qu'elle rapportera de gros sous. Eh bien, voilà du pratique, un principe d'action qui rendra au centuple si chacun se fait un devoir de l'appliquer, où qu'il vive: l'être humain a pour nous une valeur capitale; le préserver, le garder, par des moyens connus et acceptés de tous, c'est nous grandir d'autant, nous coaliser, donner à notre groupe ethnique une sorte de radioactivité jaillie d'un organisme complet et vigoureux.

\* \* \*

L'histoire, dont on vient de célébrer le mérite avec un élan juvénile, nous instruit sur ce point comme sur bien d'autres lorsque l'on consent à l'interroger. Nous avons duré par le nombre. L'étranger confond volontiers notre fécondité avec notre survivance : il explique le miracle canadien par une formule statistique qui nous agace bien un peu mais que nous entendrons encore, comme on entendra toujours évoquer en France la ligne bleue des Vosges : « Ils étaient 65,000 en 1763, ils sont maintenant quatre millions. »

En 1608, Champlain ne comptait autour de lui que 28 compagnons. Le recensement de 1665, le premier qui ait été tenté, précédant de plusieurs années ceux auxquels il fut procédé en France, en Angleterre et même, chose admirable, aux Etats-Unis, indiquait 3,215 habitants. Dès lors, avance régulière et ferme, sauf un léger recul que marqua l'année 1688 : 15,000 habitants à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, près de 30,000 en 1725, au-delà de 72,000, — Emile Miller calculait 108,500, — en 1754, y compris les Acadiens. En 1765, trois ans après la conquête, nous ne dépassons pas beaucoup le chiffre de 70,000.

Il est moins facile de s'y reconnaître sous le régime anglais : les sources sont assez nombreuses (recensements plus espacés, relevés par approximation fait par diverses autorités, etc.), mais on ne sépare pas du total les habitants d'origine française. On observe toutefois que l'augmentation est à poids constant. D'après Emile Miller, nous étions 170,000 en 1791 et 570,000 en 1831, ce qui ne nous paraît pas excessif, ces chiffres étant grossis de l'apport de la Louisiane. Les recensements de 1842-44 portent à 538,213 la population d'origine

française du Canada. En 1871, date du premier recensement qui suivit la Confédération, nous sommes plus d'un million; puis deux millions en 1911 et, en 1921, 2,452,751. Cela, sans tenir compte évidemment des nôtres qui sont passés aux Etats-Unis, où ils s'acheminent rapidement vers deux millions. Avec eux, nous serions plus de quatre millions: la moitié de la population du pays.

Vraiment, on conçoit que l'on s'étonne d'une telle manifestation de vitalité: tous les auteurs qui ont gémi sur le dépeuplement de la France insistent sur ce que Paul Leroy-Beaulieu appelait, avec une élégance douteuse, notre pullulement; d'autant que ce mouvement prête à ces écrivains un argument de plus contre la prétendue stérilité de la race. Si riche qu'il soit, il ne confirme pas la loi, restée d'ailleurs sans confirmation, que le pasteur Malthus énonçait à la fin du XVIIIe siècle et selon laquelle la population devait doubler tous les vingt-cinq ans. Il suffisait de quatorze ans au début pour porter notre population au double; mais cela ne dura pas. Au cours de notre histoire, notre nombre a doublé tous les trente ans, en moyenne; et même tous les vingt-huit ans, assure M. René Masse: c'est un peu court. Nous avons vu que, ayant atteint le premier million en 1871, nous ne passons à deux millions qu'en 1911, soit une période de quarante années. Il est vrai que c'est pendant cette période que la ruée vers l'usine américaine s'est produite. D'ailleurs, les nôtres, dans les autres provinces du Canada, se sont aussi multipliés par deux tous les trente ans. C'est quelque chose, surtout si l'on note que cette augmentation est dûe on peut dire exclusivement à la natalité, laquelle s'est manifestée malgré des conditions souvent défavorables: l'évolution dans

le temps de notre population révèle fort peu d'immigration, des crises passagères mais assez dures (guerres, épédmies, émigration), un abaissement, peu considérable il est vrai, provenant de la cession de territoires.

Le taux de notre natalité a donc été «énorme»: c'est encore un mot de Paul Leroy-Beaulieu que les lourdes générations semblent avoir considérablement ému. De 1760 à 1770, il a marqué 65.3 pour mille, soit un intérêt de plus de six et demi pour cent: les chiffres alignés dans les tableaux de la statistique officielle donnent bien cette impression de livret de banque, celui de notre capital humain. Le taux a baissé, depuis les temps héroïques; quoiqu'on le retrouve, aussi généreux, dans les comtés de Matane, et de Chicoutimi. Notre natalité faiblit. En 1922, le taux était descendu à 37.5 pour mille ou 3.75 pour cent. Encore ce chiffre n'est-il pas exact, à cause des villes où les populations sont mêlées: dans les quarante comtés ruraux où les Canadiens français sont presque seuls à vivre, le taux de natalité dépasse 4 pour cent. C'est encore un taux «très élevé» au dire de Leroy-Beaulieu.

A ce taux, combien serons-nous dans cinquante ans? Nous avons répondu à cette question, il y a quelques années, dans une conférence faite à la Salle Saint-Sulpice et sous les auspices de *l'Action française*. Nous avons dû renoncer aux fols espoirs exprimés naguère par un homme aussi grave que Vauban: vingt-cinq millions en 1970; et aux prévisions enthousiastes de nos compatriotes, inspirées par la fameuse phrase: «ils étaient soixante-cinq mille en 1763, ils sont maintenant quatre millions» et qui nous promettaient pour le siècle à venir les unes quinze millions, les autres trente-deux et même quarante-huit. De ce pas, nous eussions

été vraiment en route vers le Cap Horne comme le proclamait le bon curé Labelle, qui avait la foi et le sourire. Les calculs établis sur différentes bases, raisons géométriques, tables d'intérêts, addition du quart en dix ans, répondaient avec plus de pondération : il est probable que, vers 1960, nous serons six millions. A ce taux d'avance, nous avons prévu deux millions cinq cent mille en 1921, ce que la réalité a confirmé. Nous ajoutions : « En 1961, la population du Canada variera entre 20 et 25 millions. Notre proportion au total, qui était de 45.3 pour cent sous l'Union, sans compter les Provinces Maritimes, et de 28.5 pendant la période 1901-1911, oscillera entre 24 et 30 pour cent. Il en serait autrement si le mouvement d'immigration devait être aussi fort qu'il le fut pendant la première décade du XXe siècle. La population du Canada dépasserait alors 31 millions, ce qui n'est pas impossible puisque les Etats-Unis ont connu la même progression de 1810 à 1860, et nous ne représenterions plus, sur ce chiffre, que 19.5 pour cent. » Or nous semblons nous engager plutôt dans la première voie : la population du Canada n'atteignait pas neuf millions en 1921 (8,788,483) et la proportion de l'élément français et belge était de 28.14 pour cent.

Le résultat est excellent. Pendant la seconde partie du XIXe siècle et depuis 1900 surtout, nous avons eu à soutenir une lutte formidable contre « l'Europe en route vers le Canada ». En 1913 seulement, 402,432 immigrants sont entrés au pays, soit un chiffre plus considérable que notre accroissement naturel pendant la décade 1911-1921 ! Et nous disons bien : accroissement naturel ; car, répétons-le, pour tenir tête à l'envahissement nous n'avions que notre natalité, ne pouvant guère

espérer de l'immigration, de l'arrivée plus intense de colons français ou belges réclamée par Olivar Asselin dans un rapport qui est à relire et à mettre en oeuvre. Heureusement pour nous, les millions d'immigrants attirés au Canada par la réclame officielle se sont disséminés : les uns ont franchi la frontière américaine, les autres sont retournés dans leur pays, si bien que, le tassement fait, notre situation n'a pas changé. Les chiffres définitifs qui marquent l'augmentation de population d'un recensement à l'autre, de 1911 à 1921, révèlent que les deux taux de progression, l'un chargé d'immigration, l'autre de pure vitalité, sont à peu près égaux. Nous avons tenu.

Nous eussions fait mieux si, avec la même ardeur que nous avons mise à répandre la vie, nous avons combattu la mort qui nous décime encore à coups précipités et l'émigration qui nous prend une partie de notre population. L'objet de cette enquête est précisément d'indiquer comment réduire ces maux, comment garder les nôtres sur la terre maternelle, comment gagner sur la mort les milliers d'hommes qu'elle ravit chaque année. C'est un enjeu de plus d'un demi-million. Par le recul de la mortalité et la diminution des morbidités, par la prolongation de l'existence humaine, l'Europe, atteinte dans ses forces procréatrices, progresse néanmoins depuis trente ans. Les graphiques représentant les naissances et les décès s'inclinent vers le moindre : il y a moins de naissances, mais aussi moins de décès, et, en définitive, plus de vie. Il y a une limite, sans doute : le taux de mortalité ne saurait descendre à zéro ; mais il a atteint 14 et même 12 pour mille dans des pays d'exception ou dans des villes où prédomine le souci de l'hygiène. Le nôtre est encore de 17.

Nous ne pouvons que pointer d'un mot vers la route de progrès où nous entraînent ceux qui ont pris à coeur de nous sauver en secouant notre indéracinable indifférence. On est pratique lorsqu'il s'agit de sa petite besogne; mais lorsque le sort commun est menacé, tout devient théorie. C'est l'affaire de tout le monde, et donc de personne. Ayons la volonté, si humble que soit la portée de notre action. Nous nous occuperons aussi de nourrir l'esprit que l'on aura tenu vivant, car nous croyons facilement avoir fini notre tâche alors que nous nous sommes contentés de durer; mais c'est là un autre rayon, un autre point de doctrine sur lequel nous accorder. Pour le moment, veillons à ne pas perdre bêtement ce que nous avons acquis avec tant de satisfaction. Ayons surtout des raisons de nous porter à la rescousse; sans cela, rien ne se fera que d'instinctif, tout s'abandonnera comme par le passé aux circonstances dont nous saurons, une fois seulement qu'elles seront révolues, si elles furent heureuses ou non. Il faut une direction. Commençons par la vie.

\* \* \*

Des raisons d'ordre économique d'abord, les moins élevées mais non pas les moins nécessaires.

Un siècle a suffi pour éprouver la résistance du « principe de population » que Malthus énonçait de sa tour d'ivoire en 1798. Le célèbre pasteur, que l'on ne doit pas charger des errements de ses prétendus disciples, redoutait l'accroissement des hommes. La population, pensait-il, se développe dans une progression géométrique; et les subsistances, dans les limites vite plus restreintes d'une progression arithmétique. Un temps viendrait où la terre ne nourrirait plus l'humanité. La

réalité n'a pas justifié les angoisses de Malthus: l'art agricole et la chimie ont multiplié les subsistances et nous assistons à la lente dépopulation du monde. Ce dernier phénomène est connu: il se produit même chez les peuples qui se croient à couvert. Les causes en sont nombreuses et toutes n'agissent pas du même poids: la civilisation, car la pauvreté d'enfants est un mal de riches; la vie trop belle, et non pas tout à fait la vie trop lourde; un ensemble de disposition juridiques qui incitent à l'abstention ou qui n'encouragent pas le devoir; surtout la volonté, car la question est morale.

Le réflexe, c'est que la société a été forcée de reconnaître toute la valeur de l'homme, unité active: l'angoisse succède aux craintes chimériques du pasteur. Ce n'est plus une exhortation à la contrainte que l'on entend, mais, de partout, un appel à la vie.

Il faut vivre. La production est le résultat d'une collaboration. La nature prête sa fécondité et ses forces; elle subit la conquête humaine. L'homme, volonté intelligente, décuple sa puissance par le travail et le capital. Mais dans l'oeuvre de production, l'un des facteurs est essentiel parce qu'il est initial: c'est le travail de l'homme. Rien sans lui. S'il s'arrête, c'est la sauvagerie qui renaît. L'homme est donc à l'origine, il est donc au soutien de l'oeuvre économique.

Pour le démontrer, il n'y a qu'à reprendre une à une les initiatives que le progrès a répandues autour de nous: travaux agricoles et industriels, commerce et transports, finance; toutes sont prospères là où la population est suffisamment développée et organisée; toutes conduisent à une richesse publique plus abondante, mieux répartie, à une stabilisation des valeurs. Si l'on désire s'en convaincre davantage, on lira avec

profit le livre de M. A.-L. Galéot : *L'Avenir de la Race* où l'auteur analyse avec vigueur et vérité le rôle de l'homme dans la production et l'accumulation des richesses. La première partie : « de l'utilité sociale et individuelle dans ses rapports avec le peuplement », renferme la thèse nouvelle, opposée à l'unique et fantaisiste chapitre de Malthus, et qui se résume : la prospérité est en raison de la population.

Voilà pour la théorie : appliquons-la à nos intérêts. Le même fait essentiel demeure : pour produire, il nous faut des hommes. Vérité pratique s'il en fut, qui n'a que le tort d'être énoncée par des rêveurs dont c'est le sot métier de penser aux autres. Il en faut dans l'agriculture, et non seulement pour moissonner mais pour épargner, car l'agriculture constitue un réservoir de capital où la finance puise sans cesse ; dans l'industrie, quand ce ne serait que pour en avoir une et ne pas passer notre temps à regarder chez le voisin pousser les cheminées d'usines ; dans le commerce où les autres n'oublient pas de se glisser pour nous servir. Il en faut pour exploiter notre pays, autant qu'il en a fallu aux autres provinces pour se développer jusqu'à déborder chez nous ; pour canaliser notre richesse, la distribuer, la faire fructifier et nous en donner toute la force ; pour que d'autres s'élèvent un peu, se qualifient, s'instruisent, se haussent en maîtres jusqu'à la direction du pays. Il en faut enfin pour que l'économie nationale existe et que nos producteurs, depuis l'industriel jusqu'à l'artiste, trouvent un marché et des bénéfiques ; pour qu'un cycle se forme, qui soit nôtre et qui nous libère.

Notre expansion assurée de la sorte, nous aurons du même coup grandi notre influence politique.

Nous avons de bonnes raisons de compter dans le domaine des affaires publiques, des raisons qui nous sont plus familières parce qu'elles nous ont toujours guidées et qu'elles sont passées, par suite de nos attitudes traditionnelles, dans la Constitution.

Nous vivons en monarchie, mais sous un régime démocratique : l'électorat contient à peu près tout le monde, et le peuple gouverne. Ce n'est pas le moment de faire des considérations sur les mérites du suffrage universalisé ni sur la dose de compétence politique que de fougueuses campagnes électorales lui administrent : Emile Faguet a écrit là-dessus un livre plutôt déprimant, resté sans réplique. Comment ne pas retenir au moins, c'est ce qui nous intéresse, l'action prépondérante que le nombre exerce sur la chose publique ; le nombre, et brutal, puisque la majorité décide et que l'élection n'est, après beaucoup de bruit, qu'une addition par quoi la nation connaît qu'elle s'est donné un maître. Un maître aussitôt assagi, chez qui le culte de l'électorat supplée souvent aux idées générales et tient lieu de conduite. Il n'est guère d'actes que l'on ne consente pour gagner l'électorat, guère aussi de victoires que l'électorat ne gagne s'il est puissant ou si simplement on le redoute.

La Constitution fédérale pourvoit au mode de représentation avec un soin particulier. Nous avons, avant d'entrer dans la Confédération, soixante-cinq députés qu'elle nous laisse, sans plus. Comme il sied de pourvoir aussi les autres provinces d'un indispensable rouage d'exécution, elle a imaginé de baser sur un calcul l'éga-

lité de traitement. On divise la population de la province de Québec par 65 afin de savoir combien d'électeurs représente théoriquement chaque député: 36,283 en 1921. On a ainsi dégagé le diviseur commun des populations des autres provinces: autant de fois le chiffre 36,283, autant de députés. Et voilà comment l'Ontario en reste à 82 représentants et comment l'Est recule, quand l'Ouest voit son nombre augmenter insolument; comment notre Chambre basse qui comptait 181 membres en 1867 en est rendue à 245. La représentation populaire est une sorte de baromètre.

Pour tourner à notre avantage cette justice mathématique dont nous sommes les dispensateurs, il n'est qu'un moyen: augmenter notre population, faire qu'un député représente chez nous 60,000, 100,000 électeurs. Le jeu réussira, à moins que les populations des provinces n'avancent du même pas; il se fera contre nous si nous sommes les seuls à ne pas bouger.

Heureusement, nous ne sommes pas confinés dans les limites de notre province: de tout temps, nous avons eu la curiosité des voyages et des découvertes; nos coureurs des bois ont fait retentir partout leurs chansons, choses simples à la vérité mais que les autres n'ont pas. Nous connaissons plus mal aujourd'hui notre pays; mais c'est sans doute pour justifier la réplique d'un dramaturge français: « Je ne sais pas, Monsieur, je suis d'ici » ! Depuis Québec, le mouvement vers les quatre coins du Canada, esquissé à grands traits par nos missionnaires et nos trappeurs au moment où l'on rêvait d'un empire français, fut repris à plusieurs années de distance par nos défricheurs. Grandis en nombre en Acadie, nous avons pénétré l'Ontario, puis l'Ouest. Nous suivons avec

sollicitude cette marche de nos gens dont chaque recensement marque les étapes, grave les succès: en 1921, nous étions 190,000 dans les Provinces Maritimes, soit une proportion de 19 pour 100 (et qui atteint 31 pour 100 dans le Nouveau-Brunswick!), 250,000 dans l'Ontario, un peu plus de 8 pour cent du total; 125,000 dans les étendues de l'Ouest, ou 5 pour cent de l'ensemble de la population. Partout une poussée où l'on sent la souplesse d'une vie qui s'épanouit, même dans l'Ouest où les éléments, fournis par l'immigration, se sont fiévreusement accumulés, renouvelant le spectacle des plaines américaines. Malgré le flot, le roc a résisté. Mieux organisés, les nôtres s'essaient à des revendications que l'on écoute déjà, qui aboutiront avec le nombre et le temps: vingt députés de notre race dans l'Ontario changeraient bien des choses. Comme il apparaît bien, depuis ce point où nous passons la revue de nos forces, l'impérieux devoir de rester nous-mêmes et d'attendre, comme nous avons toujours fait, dans un paisible attachement à nos origines.

\* \* \*

Répandue dans tout les pays, où elle s'applique à l'oeuvre commune, notre race ne rencontre-t-elle pas dans ses qualités propres des raisons nationales de se développer?

Sans se targuer d'une supériorité que nul ne possède d'instinct et qui est plutôt le résultat d'une longue aspiration vers la perfection intérieure, elle a le droit de se croire utile dans l'accomplissement des destinées de ce pays. On en recueillerait des témoignages chez les étrangers qui nous ont approchés avec sympathie et même chez les Anglais que l'étroitesse n'obstrue pas,

chez Louis Gillet, le prince de Beauvau-Craon, lord Grey, sir Andrew MacPhail, et tant d'autres; témoignages conçus dans la sincérité de l'observation, hors des préoccupations électorales qui nous valent, selon que souffle le vent, ou des excès de zèle ou des indignités.

Un Torontonien à l'esprit ouvert, qui sollicitait notre adhésion à un mouvement d'étude et d'entente et à qui nous exprimions intentionnellement des doutes sur l'opportunité d'une collaboration française, nous disait : « Nous avons besoin de vous et nous ne pouvons rien faire sans vous. » Parole plus juste qu'il ne pensait peut-être et dont William-Henry Moore a naguère étalé toute la vérité. Nous habitons ce pays depuis les jours où nous l'avons découvert et colonisé; et le sentiment qui nous anime envers lui est précieux en ces temps de nomadisme où rien ne tient devant l'intérêt: il réagira contre les entraînements redoutables de l'américanisme, gardant le territoire aux hommes et aux idées qui l'ont formé. L'*Annuaire statistique* de 1923 signale le recul de la race anglaise et de la race française au Canada en des termes dont la brièveté accentue le poids. L'immigration a repoussé le vieux fonds national, que l'émigration réduit de son côté. On réclame, dans les hauts lieux de la finance, des hommes et des capitaux: il serait de saine politique de retenir d'abord les hommes que nous avons et de précipiter, plutôt que de l'entraver par de sottes législations et de plus pauvres arguments, l'élan des nôtres vers la colonisation. Car nous sommes, de tous ceux qui ont quelques racines en ce pays, les seuls qui soient restés de tradition soumis à la terre. Nous apportons à nos travaux des valeurs d'ordre, de mesure, de bon sens, de justice, que nous avons recueillies de nos ancêtres et qui perpétuent en nous la civili-

sation française. Notre orgueil est de rester fidèles au passé, d'une fidélité que tout légitime; et nous n'exigeons, en retour de notre participation, que la liberté d'être nous-mêmes. Sous de puérils prétextes, on dénature la lutte que nous soutenons; on nous a placés dans une situation telle que nous ressentons une sorte de gêne à poser nos revendications; quand il serait si simple, et si avantageux pour le Canada, d'admettre une bonne fois la diversité de caractère dont nous nous réclavons pour mieux servir, par notre expansion, par nos activités, par nos idées et notre esprit, les traditionnels intérêts de la nation.

\* \* \*

Notre pénétration dans les provinces dites anglaises et qu'une pensée secrète réservait à nos compatriotes saxons, fut l'objet d'une surveillance jalouse comme jadis la conduite du clergé catholique romain aux Etats-Unis. Quelques têtes de bois y trouvent encore des idées religieuses, qui existent mais tout autres; et l'on parle sans sourire, sur le ton de la confiance, de complot, de domination, de théocratie. On nous connaît peu, après cent soixante années d'un voisinage étanche! Comme si nous n'avions à l'esprit que la conquête et le prosélytisme, alors que, dans ce domaine mouvant, soigneusement circonscrit, nous n'avons fait montre que de délicatesse et de modération, dénonçant le fanatisme, jamais le fait religieux.

Mais nous sommes attachés à notre religion: c'est autre chose et que nul n'a le droit de nous reprocher; nous désirons son maintien et sa propagation parce qu'elle fut nôtre de tout temps, parce que nous la savons

belle et suprême par sa divine universalité, parce qu'elle inspire une haute moralité appréciée de nos compatriotes protestants jusque sur le terrain économique, parce que nous sommes catholiques. C'est une cause à nous, qui n'a rien de troublant pour les autres, et c'est la servir légitimement comme c'est encore servir le pays que d'en ramifier la vérité.

Pour ce qui nous concerne immédiatement, les préoccupations voisines mises à part, nous avons un intérêt de défense supérieure à être plus nombreux, si notre nombre même devient un argument aux oreilles de Rome, s'il manifeste un état d'indéniable force qui n'est pas, quoiqu'on insinue, voué à disparaître, s'il nous aide à subvenir aux nôtres que la distance et le milieu exposent davantage aux menées des adversaires du dehors et du dedans. Cette fois, notre proportion, plus forte, est plus encourageante : nos corrégionnaires de langue française formant au-delà de 72 pour cent de l'ensemble des catholiques ; nous détenons une majorité formidable dans le Québec, très appréciable dans le Nouveau-Brunswick ; nous sommes près du tiers, souvent au-delà comme dans l'Ontario (42 pour cent), dans toutes les provinces, sauf en Colombie anglaise. Ce sont des chiffres à méditer et à rappeler au besoin. On se demande, en les produisant, si nous nous sommes sciemment appuyés sur eux, si même nous nous sommes habitués à ce qu'ils représentent.

Car ils ont mieux qu'une signification statique. Du foyer que nous avons constitué beaucoup sont partis pour de lointaines missions : plus que des deux Amériques réunies. Il est touchant que notre petit peuple poursuive ainsi des traditions qui lui furent léguées : celle des évangélistes qui, depuis des siècles, ont laissé

chaque année le pays de France pour se donner à l'expansion de la foi ; celle de nos missionnaires, venus de France aussi jusqu'au « cœur de l'Amérique », qui portèrent le long du Saint-Laurent, sur le Plateau Laurentien, autour des Grands Lacs et dans la ravissante vallée du Mississipi, le verbe d'où germèrent le règne de Dieu et le respect du nom français. Songeons-nous suffisamment à la beauté, à la fécondité de ce geste renouvelé des premiers jours dans toute sa pureté : peut-être celui qui nous rattache le plus directement au passé, celui à coup sûr dans lequel nous revivons totalement l'idée catholique et française dont nous sommes issus. En réclamant que ce mérite nous soit compté, ne négligeons rien qui vienne l'enrichir.

\* \* \*

Avons-nous assez dit avec cela que le nombre n'est qu'un moyen ; que l'homme n'a rien fait s'il n'est qu'une unité ; qu'au devoir de multiplier se joint celui d'agir dans le sens de la collectivité ; qu'au capital-hommes s'ajoute le capital-intelligence et, risquons le mot, le capital-volonté ? Mais ce sont là des vérités d'un autre plan. Divisés contre nous-mêmes et sur tant de points d'une importance secondaire, unissons-nous du moins sur quelques principes de base. N'abandonnons pas notre sort au gré de l'événement, avec une légèreté que nous regretterions. Notre survivance qui ne fut souvent que parole, réclame l'action. Décidons d'abord de garder nos forces.

Edouard MONTPETIT.

## LE PÈRE LOUIS LALANDE, s. j.

---

« Ce qui m'a frappé, chez les Jésuites, a écrit Edouard Drumont, c'est la plus-value que la discipline de vie, la culture morale méthodique, la formation intellectuelle, la Règle, en un mot, peuvent donner à l'être humain. . . On sent que ces hommes sont équilibrés, tout à fait en dehors des trépidations et des nervosités de l'époque, assurés de la vérité. Ce sont de beaux exemplaires de l'humanité, mais d'une humanité cultivée et perfectionnée. » On sait que l'obéissance constitue l'essence de la règle jésuitique. Les fils de saint Ignace doivent se tenir prêts à entreprendre ou à laisser n'importe quelle oeuvre, au gré des supérieurs. Prescrite par les Constitutions, cette indifférence à l'égard de tout ne nuit point à l'efficacité des services. La formation intellectuelle que l'Ordre procure à ses sujets fournit à leurs aptitudes un maximum de développement. On peut les appeler à tous les postes. La Compagnie de Jésus attache plus d'intérêt à son action collective qu'au succès individuel de ses membres, sans toutefois sacrifier les personnes au groupe. Elle vise à mettre à profit tous les talents, à utiliser toutes les ressources. Elle parvient ainsi à produire de fortes personnalités dans les diverses sphères assignées à son activité : apostolat, enseignement classique, oeuvres sociales, prédication. . .

C'est à l'éloquence sacrée que le P. Louis Lalande doit sa renommée. Noble fonction sacerdotale que la prédication ! Dieu se communique à l'âme de deux façons : il la nourrit de son corps et la fortifie de sa parole, le pain des anges et le pain de la vérité. Le « prae-

*dicata* » du Christ à ses apôtres a été commenté par le « *fides ex auditu* » de saint Paul. Le verbe humain restera toujours le grand dispensateur du vrai. L'écriture ne possède pas la force d'expansion de la parole, ceux qui lisent forment une minorité. Or, c'est à l'humanité tout entière que s'adresse l'Évangile.

Saint Thomas nous enseigne que la prédication est une fonction propre aux évêques. Elle est de droit divin. Prêtres et religieux, aides des successeurs des apôtres, ne l'exercent que par délégation. Tous ne sont pas tenus d'être orateurs. Puisqu'il est de foi que l'ordination leur confère une lumière spéciale pour interpréter les Écritures Saintes, les prêtres se doivent d'affiner leurs talents pour les vouer au service de la parole de Dieu.

Nul jésuite n'y a mis autant d'enthousiasme et n'y a remporté autant de succès que le P. Lalande. Quelle odyssée que ses randonnées de missionnaire paroissial depuis le premier carême prêché au Gésu, avec tant d'éclat. Ses débuts furent un coup de maître. Aussi bien doué que beaucoup d'orateurs sacrés du vieux continent, il les surpassa par son art d'appliquer la doctrine aux besoins et aux inquiétudes religieuses de notre société. Quel dommage qu'on ne l'ait pas laissé à ce poste ! La haute prédication ne serait pas encore à naître chez nous. Et nos classes lettrées accuseraient peut-être une moindre ignorance religieuse.

Il devait devenir missionnaire.

De longues années durant, sa valise bouclée, il fut sans cesse en route vers quelque halte de son itinéraire. Cathédrales et dessertes, églises de province et temples urbains, oratoires de religieuses et chapelles collégiales

ont entendu sa parole que l'onction et le zèle apostolique rendaient chaleureuse. A l'instar de ses confrères de la Compagnie de Jésus, les Exercices Spirituels étaient le guide favori de ses homélies. Mais, il y a la manière qui est personnelle comme le tempérament moral. Le Père Lalande procède par tableaux juxtaposés. Dans les grands sermons, le genre est identique. Si le cadre s'élargit, si le geste et la voix ont plus d'ampleur, le texte ne figure que comme titre analytique et explicatif d'une large fresque. L'antithèse, chez le prédicateur, donne du relief aux vérités comme les couleurs, chez le peintre, font ressortir les traits des figurines.

Ce mode de développement, encore qu'il comporte des dangers, acquiert une incessante variété chez le P. Lalande qui sait renouveler ses adaptations de détail selon les auditoires. Il en a connu de bien divers : assistances pieuses de retraitantes recueillies, de collégiens généreux dont la fougue attend la direction urgente, de paroissiens aux profils crânement brusqués, de bagnards aux regards fuyants d'où l'âme s'est depuis longtemps comme en allée, de paysans gaillards, amants tenaces de la glèbe laurentienne, de compatriotes franco-américains dont la figure glâbre garde tout de même un air fraternel... De l'est à l'ouest, du nord au sud de l'Amérique française, le va-et-vient de ce jésuite a tracé d'immenses croix romaines. Auprès des hommes sa réputation grandissait à mesure qu'avancait sa carrière et, auprès de Dieu s'accroissaient les mérites d'une vie apostolique, souvent harrassante, à laquelle put seule résister une robuste santé de terrien.

Après ses tournées, il se retirait parfois au Collège Sainte-Marie, plus souvent au scolasticat de l'Immacu-

*lée-Conception. Là, il se reposait en travaillant. Aux oeuvres requérant son concours, il ne savait refuser. Le prédicateur devint ainsi conférencier. S'agit-il de commémorer le centenaire de la naissance de Louis Veillot, à l'université, il prononça une brillante conférence qui révéla au grand public intellectuel le souple talent du religieux. Le problème noir, La revanche des berceaux, La fierté, marquent les étapes principales d'une ascension continue. De la tribune, il a dit des vérités nécessaires. Il y a connu une vogue qui rappelle celle du P. Van Tricht, jésuite belge.*

*Ses loisirs lui ont permis de se manifester écrivain. Quelle bibliothèque n'a pas un de ses livres? Après avoir publié en 1906 une traduction libre d'un ouvrage de Mgr Stang, évêque de Fall-River, Croire, c'est vivre, il a livré au public, l'année suivante, Entre amis, spirituelle mais verbeuse correspondance qu'il entretenait avec son ami Arthur Prévost. Il a réuni en volume, intitulé Causons des entretiens sur des sujets d'apologétique avec Maurice Lejeune, personnage purement littéraire. Ce nom, dit l'auteur, ne s'applique pas à un individu, mais à une légions de jeunes hommes. Vers 1919 paraissaient les Silhouettes paroissiales où l'observateur s'exerce à esquisser des types aperçus, chemin faisant.*

*Ses intimes savent qu'il est né le 25 décembre 1859 et personne n'ignore qu'il est recteur du Collège Sainte Marie, depuis quelques années. Après y avoir enseigné vers 1904, il y continue la théorie des belles figures rectorales qu'il évoquait lors des fêtes du 75e anniversaire du Gésu. Il est passé d'une vie nomade à une existence plus sédentaire. Les collégiens actuels savent de quelle*

*paternelle sollicitude il les entoure et les anciens sont au courant du rêve de sa vieillesse montante. Son projet cher, c'est le futur collègue de la montagne. Quel site idéal! Du péristyle la vue s'étendra au loin, jusqu'à la petite patrie du comté des Deux-Montagnes, Saint-Hermas, la paroisse natale, où les enfants naissent drus comme les orges et grandissent vigoureux comme les érables fiers.*

\* \* \*

---

### PIE XI ET LE CANADA FRANÇAIS.

En septembre dernier se tenait à Rome un congrès des directeurs des « Messagers » du Sacré-Coeur. Il y avait là, réunis, 27 directeurs sur 59 qui sont dispersés dans le monde entier. On y vit à côté des directeurs des « Messagers » canadiens (français et anglais) ceux de la France et de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Espagne; mentionnons aussi le directeur du « Messager » basque d'Espagne. Mais arrêtons-nous, l'énumération en serait trop longue.

Le Pape reçut les congressistes, les bénit et prononça une allocution, rapporte notre « Messager », livraison de janvier. Et la même revue ajoute, sous la signature de son directeur: « Comme il passait au milieu de nous pour nous donner sa main à baiser, s'étant arrêté devant le délégué du Canada français, il dit d'une voix émue: « Ah! ces bons Canadiens! » Cet hommage, continue le directeur, allait directement au Canada français tout entier: il était bien difficile au témoin de porter ce secret plus longtemps. »

Et il nous est bien difficile de ne pas le porter à la connaissance de nos lecteurs, en exprimant tout haut notre reconnaissance envers S. S. Pie XI pour ce nouveau témoignage de paternelle bonté à notre endroit.

## DE NOTRE HISTOIRE LITTÉRAIRE

---

Nous avons de nombreux historiens, pour ce qui est de notre vie politique et civile, et même religieuse. Monographies, annales, études d'ensemble, larges synthèses, toutes les formes de notre passé ont été étudiées avec soin. Seule notre littérature peut se plaindre de n'avoir pas encore trouvé son Tacite ou son Tite-Live. Est-ce donc qu'elle n'existe pas, comme des esprits chagrins l'ont prétendu ? Ou est-elle seulement dans les langes, ainsi que le veulent des messieurs à peine plus optimistes ? L'une des questions les plus oiseuses que l'on puisse se poser est bien celle-ci : avons-nous une littérature ? Au lieu de gloser là-dessus, il vaudrait mieux, je crois, s'efforcer de créer quelque oeuvre de mérite. Ce serait faire un meilleur emploi de son temps. Toutes ces creuses théories ne riment à rien. Ou, si elles servent à quelque chose, c'est à se dispenser de prendre connaissance de notre production intellectuelle déjà acquise. Notre apathie à l'égard des oeuvres de chez nous a tant besoin d'excuses ! En voici une toute prête : comment s'intéresser à une littérature qui n'existe pas, ou qui n'en est encore qu'à ses premiers vagissements ? Si cela était vrai, nous ferions une lamentable exception parmi les peuples civilisés.

Que l'on dise tout le mal que l'on voudra de nos ouvrages, que l'on en critique le fond et la forme, il demeure certain que la quantité de ces publications est considérable, depuis les origines jusqu'à nos jours. Depuis les origines, lesquelles remontent, selon nous, à l'établissement de la colonie. Et ici, je me sépare d'une opinion que d'aucuns ont voulu imposer, et qui risquer

de prévaloir, si personne n'ose discuter ses titres, à savoir que notre littérature n'aurait commencé qu'après la conquête. Il me semble difficile d'admettre ce point de vue historique, qui rétrécit singulièrement notre horizon. Sommes-nous donc si riches que nous puissions sacrifier des oeuvres comme celles de Champlain, de Lescarbot, de Charlevoix, comme les *Relations* des Jésuites, où il y a des beautés de premier ordre? N'est-ce pas, en effet, Gabriel Chinard, qui, citant une page du Père de Brébeuf sur le culte des morts chez les Indiens, démontre que cela est aussi beau que du Chateaubriand? Et quelle raison apporte-t-on pour ostraciser ces grands auteurs, et pour les chasser de notre petite république des lettres? Qu'ils ne sont pas nés au Canada. Mais ils pourraient répondre, comme dans la fable: « Comment l'aurais-je fait?... » Je ne vois pas que cette raison soit sérieuse. Ces hommes et ces femmes — et ici je pense aux sublimes lettres de Marie de l'Incarnation — ont vécu chez nous; ils ont fait de la Nouvelle-France, leur seconde patrie; ils ont donné leurs soins, leurs travaux, leurs sueurs, et même leur sang pour qu'elle ait la vie. Et l'on refuserait de reconnaître comme nôtres, comme partie intégrante de notre patrimoine littéraire, les écrits qu'ils ont consacrés aux péripéties de notre enfance nationale? Ce serait du chauvinisme, et qui mènerait très-loin. A ce compte, il faudrait aussi bien exclure de nos livres les oeuvres d'un canadien né aux Etats-Unis. Ce point de vue étroit me semble peu raisonnable. Maurice Maeterlinck appartient bien à la littérature française, tout belge qu'il soit de naissance. Et Leconte de Lisle? Et Hérédia? Et Moréas? De grâce, ouvrons les fenêtres, donnons un peu d'air et de lumière à notre canadianisme intransigeant, et cessons d'opérer des

coupes sombres parmi nos écrivains, sous prétexte qu'ils ne sont pas nés sur le sol canadien, ou qu'ils ne l'habitent plus. Il me paraît donc tout-à-fait arbitraire de fixer l'éclosion de notre littérature après la conquête. Disons plutôt qu'elle a commencé avec notre vie même. Et, alors, elle compte plus de trois siècles, elle renferme un nombre d'oeuvres fort respectable. Le moment est peut-être venu d'en entreprendre l'histoire complète. Car cela nous manque. Et tant que nous ne l'aurons pas, notre littérature demeurera profondément inconnue, sauf peut-être de quelques spécialistes. Que saurions-nous de l'histoire du Canada si les historiens n'avaient fouillé les archives, et n'avaient organisé en synthèse tous ces documents? Que saurions-nous de notre histoire littéraire, tant que quelqu'un ne se donnera pas la mission de dépouiller à notre profit, de coordonner et de juger la masse énorme de matériaux que déjà elle comprend? Je n'ai garde d'oublier que des essais ont été tentés, sous forme de *Manuel* ou de *Précis*. Edmond Lareau est entré le premier en lice. Et il a intitulé hardiment son travail: *Histoire de la Littérature Canadienne*. Elle a son mérite. Comme elle date de plus de cinquante ans, il est trop clair qu'elle n'est pas au point. Et puis, l'auteur englobe non seulement la littérature canadienne-française, mais aussi l'anglaise. Il y a quelques années, M. Camille Roy nous a donné un petit *Manuel*, où il y a des indications utiles. Beaucoup plus complet est le *Précis* qui vient de paraître à la procure des Missions des Soeurs de Sainte-Anne de Lachine. 180 pages sont consacrées à notre littérature. L'auteur, qui ne nous pardonnerait pas de le nommer, a droit à tous nos compliments. Ce *Précis* est très bien fait, dans un large et impartial esprit. Autant que possible, rien

n'est oublié, ni personne. L'auteur n'appartient à aucune chapelle ou clan. Il ne semble pas avoir de préjugés. Il n'écoute ni ses sympathies ni ses antipathies. Il fait l'histoire, et s'efforce d'être juste et vrai. Il y réussit. Il utilise beaucoup, dans ses appréciations, les travaux critiques de ses devanciers. C'est d'une bonne méthode. Mais il ne choisit généralement que le meilleur de leurs appréciations. Il est capable d'un jugement personnel. Si la bienveillance caractérise ses opinions, ce n'est jamais au détriment de la vérité. Ce *Précis* dénote d'immenses recherches, une information qui n'a rien voulu laisser de côté. Les historiens de l'avenir devront en tenir un grand compte. Si consciencieux qu'il soit, ce n'est pourtant qu'un *Précis*, le plus complet que nous ayons, mais qui ne prétend pas au titre d'Histoire. Or, c'est d'une Histoire que nous rêvons, conçue selon les méthodes les plus rigoureuses, et d'après un plan clair et harmonieux. Que veut-on que l'étranger pense de notre littérature, quand on lui offre, pour instrument d'information, le *supplément* au Manuel de J. Calvet, ou les quelques pages que Bédier et Hazard lui ont consacrées, à la fin de leur grand ouvrage? Cela est un peu mieux que rien. Je souhaite que le *Précis* dont j'ai parlé tout-à-l'heure ait la plus large diffusion, non seulement chez nous, mais en dehors de nos frontières. Il donnera à tous ceux qui s'intéressent à la culture française hors de France une idée plus exacte de nos forces réelles. Il en est qui se plaisent, dirait-on, à nous faire passer pour des parents pauvres. Certes, il ne conviendrait pas d'exagérer le mérite de nos productions. Mais est-il plus juste de les humilier à l'excès? L'histoire est l'histoire. Si l'on n'a pas l'esprit assez droit ni le regard assez pénétrant, pour en em-

brasser tous les éléments et les juger selon les principes d'une saine critique, également éloignée de la courtoisie et du dénigrement, mieux vaudrait s'abstenir de toucher à ce domaine.

Peut-être serait-il difficile à un seul homme d'édifier le monument que réclame notre littérature. Cela pourrait être l'oeuvre d'une commission. Chaque genre serait traité à fond par un spécialiste. L'histoire, l'éloquence, la poésie, le roman, etc., chacune de ces rubriques serait confiée à celui qui pourrait le mieux la remplir. A l'intérieur de sa matière, chaque collaborateur serait libre de ses mouvements. On lui demanderait seulement de toujours justifier ses opinions, et de se souvenir qu'en histoire littéraire, comme en histoire politique ou religieuse, la vérité et l'impartialité doivent être au premier plan.

Henri D'ARLES.

**POUR LA TERRE ET LE FOYER**, par Alphonse Désilets.

Voici un ouvrage dont on nous annonce la publication prochaine et qu'on devrait lire avec intérêt. Nous extrayons ce passage de la préface qui est de M. Edouard Montpetit :

« L'auteur subit l'angoisse commune : le détachement des nôtres, attirés par les villes loin du sol où nous avons duré. Optimiste par tempérament, il ne se retient pas pourtant de lamenter le malaise bientôt aigu qui disperse nos forces. »

« Il repousse l'explication courante, trop hâtive, que l'on tire de l'intérêt matériel, pour analyser le sentiment national qu'il trouve affaibli : la solution viendra de « la conviction morale et de la conscience patriotique » ; elle jaillira de la volonté collective, orientée vers l'amour du sol, l'acceptation des traditions de race, et l'amélioration des procédés. M. Desilets tente de faire l'accord entre le passé et les conditions de la vie moderne. Nous croyons qu'il touche juste. »

## LE SCOUTISME

---

Le 6 septembre 1925, le Souverain Pontife accueillait avec la plus franche sympathie, dans la cour du Belvédère, le pèlerinage des éclaireurs catholiques. Dix mille *Scouts* défilèrent devant lui, portant à la main une branche de laurier ou d'olivier : sept mille venaient des différentes régions de l'Italie, trois mille étaient venus d'Angleterre, d'Irlande, de Belgique, de France, de Suisse, du Danemark, de l'Autriche et de la Pologne. Les Iles Britanniques seules en avaient fourni plus de sept cent cinquante.

Ce pèlerinage à Rome attestait éloquemment la faveur croissante dont le scoutisme jouit parmi les catholiques ; son expansion universelle s'était déjà manifestée en 1920, dans le grand congrès international qui réunissait à Londres plus de cent mille éclaireurs appartenant à quarante-trois nations. L'association elle-même comptait alors plus de deux millions d'adhérents, dont les catholiques formaient une proportion considérable.

La Fédération nationale des Scouts français catholiques fut fondée en 1920 par un groupe de laïques et d'ecclésiastiques. Les *Scouts de France*, comme ils s'appellent, « ne comprennent que des troupes pratiquant les méthodes authentiques du scoutisme, qui font son originalité et assurent son efficacité. »<sup>1</sup> Le conseil protecteur de cette association se recrute parmi les catholiques les plus en vue. MM. René Bazin, Georges Goyau, Eugène Duthoit, le R. P. Janvier, le R. P. de Grand-

<sup>1</sup> *Les Scouts de France*, page 8.—Aux Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris, 1923.

maison, le comte de Franqueville, le marquis de Vogué, M. de Lamarzelle, madame la marquise de Montebello en font partie. Il en est de même en Belgique, où le scoutisme est très répandu et pratiqué avec ferveur.

Qu'est-ce donc alors que le scoutisme? Quel est son but, quelles sont ses méthodes? Comment expliquer son succès auprès des enfants et les encouragements presque unanimes qu'il reçoit? C'est pour répondre à ces questions que nous voulons donner ici quelques notions de cette oeuvre, nous réservant d'examiner à quelles conditions elle pourrait s'implanter chez nous.

\* \* \*

Le scoutisme naquit en Angleterre, en 1907, dans une colonie de vacances que dirigeait le lieutenant-général Baden-Powell. C'est avant tout un système d'éducation morale et de préservation, c'est ensuite une méthode expérimentale pour développer les talents naturels de l'enfant. Son but avoué est de faire mériter à l'enfant la confiance de ses supérieurs, en faisant appel à son point d'honneur. Il lui propose de devenir un sujet d'élite, comme ces « escoutes » dont parle Froisart, qui étaient « des hommes de dévouement qu'on envoyait aux avant-postes — aux postes d'écoute — et dont la mission était à la fois d'éclairer la marche d'une troupe et de se sacrifier au besoin pour le salut de tous ». <sup>2</sup>

Pendant la guerre sud-africaine, le colonel Baden-Powell avait été frappé des services que lui avaient rendus des équipes de jeunes garçons dans la défense de

<sup>2</sup> Cité par M. Georges Goyau, dans la préface du livre du P. Jacques Sevin, *Le Scoutisme*.

Mafeking. Il en avait conclu que « les enfants sont capables de porter de bien plus grandes responsabilités qu'on ne croit communément, pourvu qu'on ose les prendre par le sentiment de l'honneur, et que rien n'est plus aisé que de les passionner pour leur propre formation ». Tout le scoutisme est sorti de ces réflexions.

Les motifs d'action qu'on propose aux jeunes gens ne sont pourtant pas surtout d'ordre naturel. Toujours on suppose un mobile supérieur, la conscience, la religion. C'est à elle qu'on accorde la première place. « La religion est la seule chose dont le scoutisme ne peut se passer, déclare M. Graham, un des chefs du mouvement en Angleterre. Le P. Sevin, commissaire général des Scouts de France, dit de même : « Ce qui est essentiel au scoutisme, c'est d'être pratiquement croyant et religieux. » Le P. Jacobs, jésuite belge, écrit de son côté : « Le scout est avant tout un croyant. Je répudie tout scoutisme qui n'a pas la religion à sa base. » Un jeune Anglais de seize ans déclarait à son tour : « Un garçon qui n'essaie pas de suivre le Christ de son mieux, avec la grâce d'en haut, je ne pense pas qu'il puisse jamais être un vrai scout. »<sup>3</sup>

Une troupe d'éclaireurs n'est cependant pas une congrégation. Le scoutisme est une méthode d'éducation qui vise à former l'homme complet, le citoyen. Or, former l'homme, « c'est à la fois former son corps, son esprit et son âme. Il faut un juste équilibre. Si vous ne développez que le corps, vous ferez un magnifique animal : c'est de l'élevage, non de l'éducation. Si vous ne vous occupez que de meubler le cerveau, vous risquez de produire un esprit faux ou dangereux ; et si vous pré-

<sup>3</sup> Sevin, *Le Scoutisme*, pages 22, 26, 29.

tendez ne vous adresser qu'à l'âme, les trois quarts du temps les garçons ne viendront pas à vous ». <sup>4</sup>

En fait, c'est le caractère qu'on réussit le mieux à former chez les jeunes éclaireurs. Car le scoutisme est une école de renoncement et de dévouement volontaire. Il est possible que Baden-Powell ait eu autre chose en vue et qu'il ait poursuivi en même temps une réaction excessive contre l'éducation théorique, l'instruction par le livre. Voici comment il formule son grand principe de pédagogie : « Commencez par donner à votre garçon quelque chose à faire dans le concret, et non pas quelque chose à penser dans l'abstrait. Tel a toujours été mon cri de guerre, et cela s'applique à l'enseignement de la chimie aussi bien qu'à celui de la charpenterie. » <sup>5</sup> Les spécialistes dans l'enseignement jugeront peut-être que cette méthode directe, excellente parfois dans les débuts, ne favorise guère les études approfondies. Le soin que Baden-Powell met à développer chez le jeune homme les qualités de l'explorateur et du colon, laisserait croire aussi qu'il ne se préoccupe pas suffisamment de former des intellectuels.

Quoi qu'il en soit de ces prétentions pour la réforme de l'enseignement scolaire, la méthode de formation morale a reçu l'approbation unanime de ceux qui l'ont mise en pratique. La liberté qu'on laisse à chacun d'interpréter la loi scoutie est probablement une des principales causes de ces succès. Comme on se propose, en effet, de prendre l'enfant tel qu'il est, puis « d'extraire sa personnalité » pour en faire un bon citoyen, animé de zèle patriotique, prêt à se sacrifier pour les nobles

<sup>4</sup> Conférence de H. G. Elwes, citée par Sevin, *ibid.*, page 7.

<sup>5</sup> *Ibid.*, page 237.

causes, il suit nécessairement que les moyens d'action, comme les raisons d'agir, devront varier avec les milieux. Les chefs anglais reconnaissent eux-mêmes que c'est cette liberté d'adaptation qui leur attirera la sympathie des catholiques. « L'Eglise catholique nous a été loyale dès le début, parce qu'elle s'est rendu compte que nous laissions à chaque corps religieux la liberté absolue de son enseignement. L'Eglise anglicane, elle, fut d'abord méfiante... »<sup>6</sup>

Les méthodes particulières, même l'idéal proposé, ne seront donc pas exactement les mêmes dans les différents pays. Il est facile de s'en convaincre en lisant la promesse que fait le scout et la loi qu'il s'impose en pays catholique et en pays protestant. Voici la formule usitée en France :

Promesse :

*Sur mon honneur, avec la grâce de Dieu, je m'engage :*

*A servir de mon mieux Dieu, l'Eglise et la patrie ;  
A aider mon prochain en toutes circonstances ;  
A observer la loi scout.*

La loi elle-même se lit ainsi :

1. *Le scout met son honneur à mériter confiance ;*
2. *Le scout est loyal à son pays, à ses parents, à ses chefs et à ses subordonnés ;*
3. *Le scout est fait pour servir et sauver son prochain ;*

<sup>6</sup> H. G. Elwes, rédacteur en chef de la *Headquarters Gazette*, Cité par Sevin, *Le Scoutisme*, page 25.

4. *Le scout est l'ami de tous et le frère de tout autre scout.*;
5. *Le scout est courtois et chevaleresque*;
6. *Le scout voit Dieu dans la nature; il aime les plantes et les animaux*;
7. *Le scout obéit sans réplique et ne fait rien à moitié*;
8. *Le scout est maître de soi; il sourit et chante dans ses difficultés*;
9. *Le scout est économe et prend soin du bien d'autrui*;
10. *Le scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes.*

Les trois principes des Scouts de France :

I. *Le scout est fier de sa foi et lui soumet toute sa vie*;

II. *Le scout est fils de France et bon citoyen*;

III. *Le devoir du scout commence à la maison.*

La prière du scout de France :

*Seigneur Jésus, apprenez-moi à être généreux,  
à vous servir comme vous le méritez,  
à donner sans compter,  
à combattre sans souci des blessures,  
à travailler sans chercher le repos,  
à me dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que je fais votre sainte volonté.*

Devise du scout : *Etre prêt*;

Devise des chefs : *servir.*



Nous n'exposerons pas ici en détail l'organisation d'une troupe d'éclaireurs, ni les procédés pédagogiques qui y maintiennent le souffle de vie. La littérature scoutiste est déjà considérable et de nombreux manuels sont à la disposition de ceux qui veulent s'intéresser au mouvement d'une façon pratique.<sup>7</sup> Nous ne pouvons pourtant pas nous dispenser de donner une idée sommaire du fonctionnement de cette oeuvre, si nous voulons en faire saisir les caractéristiques et la valeur éducative.

L'organisation des éclaireurs est des plus simples, des plus faciles, en apparence. Une trentaine de jeunes garçons forment une troupe; celle-ci se divise en patrouilles de cinq à huit membres. La troupe parfaite se compose de quatre patrouilles de huit membres; elle ne doit pas dépasser le chiffre de quarante et doit atteindre celui de quinze. La troupe est commandée par un instructeur, le *Scoutmestre*, comme les Français traduisent le mot anglais *Scoutmaster*. Celui-ci est presque toujours secondé d'un assistant. A la tête de la patrouille est un chef, choisi parmi ses camarades, et qui jouit d'une autorité réelle. L'âge d'admission est de onze ans au moins, de dix-huit ans au plus, de préférence entre douze et quinze ans. Le novice n'est admis qu'après un stage préparatoire pendant lequel il donne des preuves d'aptitude, surtout de constance et de

<sup>7</sup> Qu'il nous suffise de mentionner ici *Le Scoutisme*, du P. Jacques Sevin, publié à l'*Action populaire*, 51, rue Saint-Didier, Paris (XVI<sup>e</sup>), et *Les Scouts de France*, en vente au même endroit. Cf. *Boy Guidance*, édité par le P. Kilian Henrich, O. M. Cap., chez Benziger, New-York, 1925; etc.

bonne volonté. Le nouvel élu reçoit le costume officiel et devient aspirant. Il s'efforce alors d'obtenir des diplômes : éclaireur de deuxième, puis de première classe, chef de patrouille et, plus tard, chevalier, instructeur. Ces distinctions supposent chez l'enfant un développement notable de ses talents naturels.

En effet, et c'est en cela que consiste l'originalité du système, on maintient le jeune garçon dans la bonne voie, on l'écarte de la mauvaise, en le faisant travailler avec ardeur à son perfectionnement naturel, en développant son talent d'observation, l'acuité de ses sens, ses propensions natives pour les travaux usuels. Personne n'est admis à porter le costume d'éclaireur s'il ne peut se servir à propos des six noeuds suivants : noeud droit, de tisserand, de cabestan, de chaise, de grappier, de jambe-de-chien ; s'il ne sait fabriquer, avec des cordes et quelques bâtons, une échelle, une civière, une passerelle, un échaffaudage ; s'il ne sait saluer, hisser un drapeau, indiquer sa route par des signes conventionnels et suivre quelqu'un à la piste ; s'il ne peut faire des signaux au moyen de l'alphabet Morse. Ce sont les premières notions que doit acquérir le *bleu* qui se présente, même avant d'être admis au grade de *tenderfoot*. S'il est débrouillard, il dégourdit vite ses doigts et affine considérablement ses yeux et ses oreilles en quelques semaines. Car la grande majorité des enfants ordinaires se passionne pour ce genre de travail, que l'on pratique partout sans nuire aux études. Les petits garçons s'y intéressent, leurs instructeurs aussi. « Je doute fort, écrit l'un d'eux, Seton Malcolm, qu'on rencontre un seul homme qui ait essayé d'enseigner le scoutisme aux enfants et qui ne convienne qu'avec tous

ses ennuis, c'est un des jeux les plus passionnants auxquels il ait jamais joué.»<sup>8</sup>

Quand il est familiarisé avec les exercices généraux, l'enfant se spécialise et marche à la conquête des brevets. En effet, comme le grand travail qu'on propose à l'éclaireur est celui de sa formation personnelle, on lui fait ambitionner divers brevets d'aptitude ou de capacité. Ces brevets sont nombreux : nageur, débrouillard, interprète, signaleur, cycliste, infirmier, électricien, blanchisseur, éleveur de poules, jardinier, dessinateur, déclamateur, musicien, photographe, astronome, hygiéniste, etc., etc. Chez les catholiques on a ajouté ceux de servant de messe, de catéchiste et d'autres, qu'on peut multiplier.

Ces brevets ne s'obtiennent qu'après des examens qui ne manquent pas de sérieux. L'astronome, par exemple, non seulement connaît l'usage de la boussole, mais peut s'orienter d'après les astres et d'autres signes naturels, sait lire les cartes les plus compliquées et crayonner rapidement un croquis topographique. A la suite d'une promenade, pour exercer leurs facultés d'observation, on fait écrire aux enfants des rapports détaillés de ce qu'ils ont vu. L'infirmier, lui, doit pouvoir donner les premiers soins que requiert une fracture, faire un premier pansement, pratiquer la respiration artificielle.

L'éclaireur qui subit avec succès un examen peut porter l'insigne (*badge*) de sa nouvelle capacité. Diverses cordelières et d'autres distinctions récompensent le mérite.

<sup>8</sup> Cité par Sevin, *Le Scoutisme*, page 15.

Pour satisfaire plus vite les aspirations des tout petits qui ambitionnent de devenir éclaireurs, on a créé la section des Petits-Loups ou Louveteaux, qui ont de huit à dix ans. Leurs règles sont simples :

*Le Louveteau écoute toujours le vieux Loup ;  
Le Louveteau ne s'écoute jamais.*

En voici les principales applications pratiques :

*Le Louveteau pense d'abord aux autres ;  
Le Louveteau ouvre les yeux et les oreilles ;  
Le Louveteau est toujours propre ;  
Le Louveteau dit toujours vrai ;  
Le Louveteau est toujours gai.*

L'éclaireur a pour mot d'ordre *Etre prêt* ; le louveteau *Faire de son mieux*. Lui aussi doit se préparer à son admission. Pour obtenir sa première étoile il lui faut connaître l'emploi des quatre principaux noeuds utiles à toutes fins, savoir faire la culbute et jouer à saute-mouton, pouvoir lancer une balle au but et exécuter deux numéros de gymnastique, savoir comment et pourquoi il faut se couper les ongles et respirer par le nez. Pour obtenir sa seconde étoile il devra savoir nettoyer une paire de chaussures, allumer le feu, plier ses vêtements, transmettre un message de quinze mots sans erreur. Car le plus important, quand on fait une commission, ce n'est pas de courir vite, c'est de traduire exactement la pensée de celui qui vous envoie. Le louveteau devra aussi savoir nettoyer et bander un doigt blessé, recouvrir une brûlure et comprendre le danger d'une saleté dans une égratignure. Il peut aussi ambitionner des brevets. Il doit apprendre à peler les pommes de terre, à laver la vaisselle et les vitres, à net-

toyer les couteaux et les cuivres. Car « le devoir du scout est de se rendre utile », et « le devoir du scout commence à la maison ». On comprend que la formation des louveteaux est confiée de préférence aux dames et aux jeunes filles. On a vite constaté que les meilleurs éclaireurs se recrutaient parmi les Petits-Loups.

Pour tenir sa bonne volonté en haleine, le scout s'engage à la bonne action quotidienne, entendez au service extérieur rendu par surrogation. « Chaque matin le scout fait un noeud à la pointe du foulard règlementaire et n'a le droit de défaire ce noeud qu'après avoir rendu service au prochain. » Les directeurs du scoutisme attachent une grande importance à cette habitude, afin de rendre le jeune homme prompt à secourir les nécessiteux.

Ce sont les chefs de patrouille qui sont chargés d'instruire leurs camarades. « C'est une méthode de gouvernement et d'enseignement des garçons par les garçons. »<sup>9</sup> Les collaborateurs sont admis, cependant, hommes de métier ou de profession libérale, qui viennent enseigner aux enfants les éléments et quelques trucs de leur spécialité. L'instructeur, lui, surveille, conseille, encourage.

Cet instructeur, comme son assistant, peut être n'importe qui, un employé de banque ou de magasin, un jeune ouvrier, un instituteur, tout jeune homme de bonne conduite qui veut pratiquer l'apostolat et qui garde sa jeunesse d'âme. Car ces instructeurs doivent être toute autre chose que des pédagogues : ce sont de grands frères, qui aiment leurs jeunes camarades et qui s'en font aimer. Pour assurer leur formation, en certains pays,

<sup>9</sup> Sevin, *Le Scoutisme*, page 94.

on a institué des cours réguliers avec école d'application.

C'est l'instructeur qui forme sa troupe, d'ordinaire, commençant avec quelques enfants choisis, dont il fera ses chefs de patrouille. Le local où l'on se réunit n'a pas besoin d'être grand ni luxueux : on s'est souvent contenté d'un hangar, même d'un dessous de viaduc sommairement cloisonné. Quand la saison le permet, les jours de congé, il y a sortie, dans la campagne, et pendant les vacances, il y a le grand campement. « On n'est pas un vrai scout tant qu'on n'a pas passé quelques nuits sous la toile », dit un officier anglais.

\* \* \*

Telle est l'institution dans ses grandes lignes.<sup>10</sup> Son succès dépend sans doute beaucoup des personnes qui la mettent en oeuvre, mais on s'accorde à dire, en tout pays, qu'elle offre aux enfants d'excellentes occasions de se vaincre, de se développer et de pratiquer la vertu. A l'âge difficile où l'adolescent cesse d'être enfant pour devenir jeune homme, elle fournit à son imagination, à ses désirs, à ses sens, un aliment sain qui suffit pour amortir l'impétueuse poussée de ses passions. En lui proposant pour but de sa vie le service de Dieu, l'aide au prochain, le dévouement à la patrie, on établit son âme dans une atmosphère morale supérieure, on l'élève à un niveau où les faiblesses et les emportements de son âge sont moins redoutables.

<sup>10</sup> Nous négligeons délibérément certaines additions faites à l'organisation générale des éclaireurs, celle des scouts-marins, par exemple, celle des *Girl-Guides*, celle des routiers. Nous nous limitons aux classes les plus répandues.

D'ailleurs, et de nombreux auteurs l'ont remarqué, dans beaucoup de ses suggestions, Baden-Powell avait eu des devanciers. Les longues promenades, la vie en plein air, sont depuis longtemps familières aux jeunes Anglais. Le groupement des jeunes garçons en troupes qui se divisent en patrouilles, sous le commandement immédiat d'un camarade, la fiction d'un monde imaginaire ou lointain, où l'enfant croît un instant que sa vie se déroule, la pratique en miniature de certaines professions de grandes personnes en vue de développer les aptitudes naturelles, ce sont là des procédés souvent mis en usage dans les maisons d'éducation. Le *Ratio Studiorum* des Jésuites, par exemple, recommande fort le partage des classes de grammaire en deux camps qui s'affrontent, où les généraux et les décurions surveillent le travail de leurs hommes et les entraînent pour la victoire sur leurs rivaux. Il en est également ainsi dans l'organisation des jeux. Le principe est le même : stimuler les élèves, les distraire et les faire travailler à leur formation, leur faire exercer une surveillance mutuelle.

Ces méthodes d'éducation auraient-elle leur raison d'être chez nous ? Plusieurs le pensent et de puissantes sociétés songent à les propager avec vigueur dans nos grandes villes.

Quiconque connaît l'existence de nos garçons de douze à quinze ans, sait combien des oeuvres de protection leur sont nécessaires. Quand s'ouvrent les vacances, c'est par dizaines de mille qu'ils sont, pour ainsi dire, jetés sur le pavé, ne sachant que faire d'eux-mêmes. Le magistrat préposé à la cour juvénile ne perd aucune occasion de dénoncer les dangers qui les menacent, le peu de surveillance dont ils sont l'objet, l'insuffisance des moyens d'amusement honnête qui sont à leur dispo-

sition. Ne pourrait-on pas utiliser les méthodes du scoutisme pour amuser à bon marché quelques milliers d'entre eux? Il y aurait grand profit à cultiver en nos garçons la religion de l'honneur, la loyauté, la franchise, le dévouement. La foi religieuse, si vivace dans leur esprit, animerait facilement ces vertus naturelles.

Sans doute, nous n'aurions pas là un remède à tous les maux. Nous ne nous faisons pas illusion sur les résultats obtenus ailleurs et nous tâchons de réduire à leurs justes proportions les succès dont on nous parle. Mais ces succès semblent réels. Pourquoi ne pas tirer parti de ce moyen d'éducation, chez nous où les enfants sont plus dociles, plus pieux que dans la plupart des autres pays? Pourquoi ne pas travailler, nous aussi, à rendre nos enfants, en même temps que plus moraux, plus habiles, plus observateurs, plus débrouillards? En présence de concitoyens hardis et conquérants, ils auraient bien besoin de développer leur esprit d'initiative.

\* \* \*

Pourtant, si nous voulons utiliser chez nous cette méthode d'éducation et de préservation, il faudra, comme dans les autres pays, adapter le système à notre tempérament, à notre histoire, à nos coutumes. Ici aussi il faudra prendre l'enfant tel qu'il est et développer ses heureuses tendances natives: c'est l'essence même du scoutisme. Or l'enfant canadien-français se distingue nettement de l'enfant anglo-saxon. Le scoutisme, né, grandi en Angleterre et aux Etats-Unis, comporte un ensemble de noms, de pratiques, d'allusions, qui nous déroutent ou ne nous disent rien. Il faut un robuste appétit pour digérer, comme beaucoup de Français et de Belges, toutes les particularités du scoutisme anglais.

Quelques-unes rappellent trop le code maçonnique ou la société secrète ; d'autres ne se comprennent bien qu'à la lumière de certaines lectures qui nous sont généralement étrangères. Ainsi l'organisation des Petits-Loups est calquée sur une fiction de Kipling, populaire dans les écoles anglaises, mais inconnue dans les nôtres. N'allons pas dérouter nos enfants avec cet attirail d'allusions qu'ils ne comprendraient pas. Si nous imitons les Anglais, imitons-les intelligemment. Comme eux, accommodons nos institutions au tempérament de notre peuple.

En outre, deux points nous paraissent exiger notre attentive réflexion : l'esprit militariste du scoutisme, le patriotisme qu'on y cultive.

Aux Etats-Unis, quand on accuse le scoutisme de favoriser l'esprit belliqueux, certains promoteurs répondent avec indignation<sup>11</sup> ; en France, au contraire, on voit dans cette propension un motif de plus d'adopter le système ; en Angleterre, on se contente de déclarer que les scouts ne font partie ni de l'armée, ni de la marine.

La vérité, c'est qu'il est bien facile de donner à cette organisation une allure militaire. Elle s'y prête et les enfants ne demandent pas mieux que de poser en soldats. Des zélotes, même dans notre pays, n'ont pas manqué d'exploiter cette tendance. Selon la remarque d'un pasteur de Montréal, M. McCutcheon, « on dépose le germe du militarisme dans la tête de ces enfants. L'uniforme, l'exercice militaire, sont les meilleurs moyens de nourrir l'esprit guerrier chez les jeunes gens du Domi-

<sup>11</sup> Voir, par exemple, la *Catholic Fortnightly Review*, novembre et décembre 1925.

nion ». <sup>12</sup> Explique qui pourra cette prédisposition naturelle: même après cent ans de paix avec nos voisins, nos jeunes gens s'enthousiasment tout de suite pour la parade militaire, ils rêvent facilement combats et conquêtes. Or, cette disposition, nous ne devons pas l'entretenir au Canada. Contre qui, en effet, se préparerait-on à combattre dans les provinces de Québec et d'Ontario?... Il vaut mieux ne pas se forger d'ennemis, même en imagination.

Nous sommes donc d'avis que le scoutisme, s'il s'introduit chez nous, devra être toute autre chose qu'une préparation à la carrière des armes. Heureusement le militarisme ne semble pas inséparable de cette oeuvre de jeunesse. Il ne faut pas confondre, en effet, les troupes de scouts avec les corps de cadets ou les *Boys' Brigades*. Les scouts n'ont ni fusils, ni tambour, ils peuvent même se passer de clairons et de drapeau. Si, dans la plupart de nos collèges et de nos séminaires, on peut faire les exercices de la milice sans se laisser pénétrer par l'esprit militariste, à plus forte raison les patrouilles devraient-elles pouvoir garder des allures pacifiques. Cela ne fera pas le compte des promoteurs du scoutisme officiel au Canada? Laissons de côté le scoutisme officiel et gardons notre liberté d'action. Nous y trouverons de nombreux avantages.

La question du patriotisme a également son importance. Il n'y a qu'une sorte de patriotisme qui soulève spontanément l'enthousiasme du petit Canadien français: c'est le patriotisme naturel, celui qui a sa source dans la communauté de sang, de langue et de foi. Le patriotisme de raison, fondé sur l'intérêt, ne l'émeut

<sup>12</sup> La Gazette, de Montréal, 2 juin 1924.

guère. Le drapeau, l'hymne national, qui le fera vibrer, ce n'est pas l'*Union Jack* ni le *God save the King*. La patrie qu'il veut grande et prospère, ce n'est pas l'Empire britannique, mais le Canada, tout particulièrement le Canada français. Voilà l'objet de son amour patriotique. Lui en proposer un autre, ce n'est pas prendre le jeune homme tel qu'il est, c'est vouloir l'influencer, le modifier, le contrarier. Il se tiendra en garde contre une pareille influence. Il faut donc lui proposer, pour motif patriotique, une idée simple, un symbole franc, rien d'artificiel ou de frelaté. Ce noble sentiment, qui germe de lui-même, qui se nourrit de l'histoire des ancêtres, des poursuites actuelles et des rêves d'avenir, contribue puissamment, dans tous les pays, à moraliser une jeunesse passionnée. Nous pouvons donc le cultiver sans crainte. Mais ce sentiment net, élevant, le scoutisme propagé par le gouvernement d'Ottawa ne le favorisera guère. Il y substituera des formules grandiloquentes, qui sonnent le faux et qui ne nous disent rien. C'est une nouvelle raison de rejeter le scoutisme officiel.

Ne repoussons donc pas, uniquement parce qu'elle nous arrive de l'étranger, une méthode d'éducation de grande utilité, dont nos enfants ont un besoin spécial et dont ils sauraient tirer profit; mais, nous inspirant de l'esprit même de cette méthode, adaptons-la à notre caractère et gardons dans son application l'indépendance, qui seule peut en assurer le succès. Notre association de jeunesse catholique, avec ses cercles et ses avant-gardes, semble toute désignée pour cette entreprise. Puissent des hommes énergiques et clairvoyants y surgir pour procurer à nos jeunes garçons les avantages de cette formation originale et bienfaisante.

AdélarD DUGRÉ, S. J.

# LE TRÉSOR DE L'ILE-AUX-NOIX

Roman canadien, par Eugène Achard

Crébillon, au XVIIIe siècle, avait cherché à renouveler la tragédie classique en excitant la pitié par la terreur. Dans ses romans, Eugène Achard semble l'avoir pris comme modèle : il s'est fait une spécialité de l'horreur tragique. Ses *Nouvelles* intitulées *Aux bords du Richelieu*, après des contes familiers et spirituels, se terminaient par des histoires à faire frémir. Le roman qui a pour titre *Le Trésor de l'Ile-aux-Noix* renchérit sur cette tendance, et l'on y assiste au drame le plus sombre qui se puisse imaginer ; c'est l'aboutissement logique du livre précédent, par un *crescendo* impitoyable.

Les lecteurs friands d'émotions violentes trouveront là de quoi secouer leurs nerfs. Mais que les moralistes se rassurent ! Rien de commun entre ces récits d'atrocités et la chronique criminelle qui détraque les cerveaux de la foule et fait surgir dans la société contemporaine une légion de Cartouches et de Mandrins. Nous avons ici une oeuvre artistique et morale où les scènes sanglantes sont noyées dans les splendeurs de la nature et alternent avec des spectacles héroïques. Somme toute, c'est l'image de la vie, faite de joies et de douleurs.

Ceux qui liront *Le Trésor de l'Ile-aux-Noix*, suivi des *Noces Tragiques*, se rendront compte de ce double aspect de l'existence d'autrefois, si semblable à celle d'aujourd'hui.

\* \* \*

Eugène Achard fait parler les morts. Il brode sans doute largement sur les canevas que lui fournit la légende. Mais qu'importe, si ses personnages sont représentatifs des luttes de 1837 qu'il veut dépeindre? La forteresse de l'Ile-aux-Noix lui a fait l'impression d'un monument funèbre peuplé de fantômes; autour du visiteur solitaire palpitaient des êtres encore vivants:

« Pensaï ne remuer que cendres

Et coeurs sanglants ai senti sous mes mains. »

Ce distique de François Villon, mis en épigraphe au fronton du livre d'Eugène Achard, met en évidence la vie posthume des héros du passé. A force d'interroger les décombres du château-fort, notre écrivain a fini par entendre des voix souterraines dont les accents plaintifs parvenaient jusqu'à son âme. Après tout, ce n'est pas là simple fantasmagorie, mais l'écho authentique de l'au-delà: *Sunt lacrymae rerum*. Pour un artiste, rien n'est vivant comme les ruines: « Le sol qu'il foule est tout pétri de la substance des morts. »

C'est ainsi que nous voyons apparaître successivement, dans la procession macabre qui se déroule vers le trésor caché, des Canadiens français et anglais: Bernier, chef de file, puis John Dumping, Ned Harbert, Samuel Gurney, et les divers comparses dont plusieurs ne sont autres que les premiers personnages travestis. Il semble que le fameux trésor caché porte malheur à tous ceux qui tentent d'en profaner l'asile inviolable. Les oubliettes du château recèlent les preuves d'un crime qui recevra son châtement.

Dans ce défilé lugubre, l'auteur a compliqué à plaisir les surprises des rencontres; l'identité des personnages devient un problème qui tourne à la devinette, et l'intrigue ne laisse pas que d'y perdre en unité ou même en clarté. Par endroits, on se meut dans l'imprécis et l'irréel. A ce propos, rappelons ici le conseil d'un maître: « Il n'est pas d'effort que l'écrivain ne doive faire pour en épargner à son lecteur. »

\* \* \*

Pour ce qui est des paysages parmi lesquels se passe la tragédie, Eugène Achard retrouve les couleurs qui ornaient son livre précédent. L'Ile-aux-Noix, d'après lui, est une « véritable émeraude, enchâssée dans un écrin d'azur ». La rivière Richelieu exerce toujours son charme sur l'esprit de cet inlassable rêveur: il en a exploré les rives, il en connaît les moindres sinuosités, il l'aime parce qu'elle est belle, et aussi parce qu'elle répand la fécondité sur ses bords: « La terre est toujours bonne aux fils nombreux qui lui demandent le pain de chaque jour. »

Il est impossible de rester ainsi en contemplation devant la nature sans y découvrir une âme qui sympathise avec notre âme: si les monuments historiques sont peuplés de souvenirs humains, les rivières, les côtes et les forêts débordent d'une vie plus intense encore. Les artistes païens avaient imaginé toutes sortes de divinités aquatiques ou champêtres, capables de symboliser leurs plus beaux rêves. De nos jours, les rationalistes ont renoncé à la mythologie, en tant que forme d'art, et l'ont remplacée par une vague panthéisme. Mais les artistes chrétiens ne prononcent pas un vain

mot en parlant de l'âme des choses : c'est le Créateur lui-même qui se cache derrière le rideau merveilleux des êtres créés et qui inspire puissamment les sculpteurs, les peintres et les poètes.

\* \* \*

Eugène Achard a pris à tâche de nous révéler cette double vie. C'est en artiste sincère que le géographe d'hier traite ses croquis et ses tableaux, pour animer les coins verdoyants qui ont charmé ses heures de loisir. C'est en artiste également, plus qu'en historien érudit, qu'il a exhumé de leurs tombeaux les personnages les plus significatifs des époques disparues. Il reconstitue leur physionomie, il embellit leur portrait, il donne à ces vieux patriotes et à leurs adversaires une taille surhumaine. Du même coup, par cette puissance évocatrice, il sauve de l'oubli les monuments dignes d'être classés comme témoins de l'histoire canadienne. Pieusement, il décore de lierre et de mousse ces vétustes débris où sont ensevelies de si pures gloires.

Blanche Lamontagne-Beauregard a raison de dire, dans la Préface du roman, que les récits de ce genre « réveillent les lieux historiques de leur trop long sommeil ». On ne fera jamais trop pour nourrir de cette vicille et robuste substance, de cette « sustentifique moëlle », le patriotisme des jeunes générations.

Abbé F. CHARBONNIER.

---

## COMME JADIS . . .

Roman par Mlle Magali Michelet

---

Un beau livre.

L'auteur écrivait récemment à son éditeur pour revendiquer son droit au titre de Canadienne. Son livre est la meilleure preuve du bien-fondé de sa protestation. Seul un écrivain ayant longtemps vécu dans l'Ouest pouvait en décrire avec une telle précision les divers aspects, et analyser avec tant de justesse les sentiments des pionniers canadiens-français. M. Constantin-Weyer dans son *Manitoba*, où d'ailleurs éclate un grand talent, s'était naguère donné la même tâche. Il a, selon nous, gâté son oeuvre par de graves manques de goût et pas mal de persiflage. Ici, rien de tel. On dirait même que Magali Michelet a entrepris de nous montrer qu'il eût été facile à M. Constantin-Weyer de ne pas tomber dans les défauts que j'ai signalés tantôt. Elle aussi décrit la vie des fermes de l'Ouest, elle aussi rencontre une famille canadienne-française, elle aussi termine son récit à la mobilisation. Mais nulle part, elle ne verse dans la médecine vétérinaire, dans le récit grotesque ou dans le discours suffisant du patriote chauvin.

Son roman aurait pu s'intituler, non pas *D'Un Océan à l'autre*, comme celui de M. Robert de Roquebrune, mais bien *D'Un Continent à l'autre*. Elle ne l'a pas divisé en chapitres, car c'est sous forme de lettres que l'amour de Gérard de Noulaine pour Herminie de Lavernes s'esquisse, se développe, s'épanouit, pour sombrer dans la grande tourmente de la guerre. Ces deux fiancés s'aiment sans s'être jamais vus. Et c'est le

triomphe de l'auteur d'avoir si habilement traité son sujet, qu'il ne paraît plus invraisemblable.

Un autre point marque cette histoire d'un cachet tout à fait original. Les deux héros du livre ne font que répéter, à près de deux cents ans d'intervalle, les gestes et les paroles de leurs ancêtres du temps de Montcalm. Les rôles sont seulement retournés. Cela donne à toute l'oeuvre un sens symbolique et fort émouvant.

Gérard de Noulaine, jeune peintre français, après une rupture de fiançailles, se retire découragé dans son château de province. Il trouve, dans un vieux meuble, une correspondance jaunie. Ce sont les lettres du Chevalier de Noulaine à sa cousine Herminie de Lavernes. Il les publie sous le titre de *Roman d'antan...* Or, près d'Edmonton, au Canada, demeure une arrière-cousine de cette héroïne, qui porte même son nom. Elle s'indigne de cette publication qui lui paraît une indiscretion impardonnable. N'écoutant que son courroux elle écrit à l'éditeur, le châtelain de Noulaine. Les lettres s'échangent, la confiance naît, les deux épistoliers se racontent eux-mêmes; Minnie Lavernes nous dit quelle fut sa vie depuis son enfance, en Alberta, Gérard de Noulaine fait de même. A la lecture des lettres de sa cousine, lui, le découragé, se sent secoué par le courage de la fille du pionnier. A la même époque, un ami de collège, Henri Maignan, l'invite à donner une conférence sur le Canada à des ouvriers nantais. Il consent et bientôt se laisse entraîner par le goût des oeuvres. Un grand projet bientôt l'agite: faire le voyage d'Amérique, constater sur place ce qu'y pourraient devenir des colons français. On ne sait, — il ne sait pas lui-même, — si c'est l'oeuvre de colonisation ou l'amour de sa cousine qui l'attire si loin. De son côté, Minnie Lavernes, sans se l'avouer,

comprend qu'un sentiment nouveau l'envahit. Mais soudain la grande guerre éclate. Minnie, venue à Edmonton, pour y recevoir son cousin, y apprend, par câblogramme qu'il est parti pour la ligne de feu. Une lettre d'adieu suit, où le nouveau soldat donne à sa cousine Herminie le nom de fiancée. Quelques semaines plus tard la nouvelle de sa mort héroïque arrive au village de Lavernes, où Herminie avait repris les travaux des champs, pour que les moissons soient abondantes et qu'elles servent à nourrir *ceux du front*. Après l'armistice, Herminie entre au noviciat des Soeurs Grises: elle se hâte, car on a grand besoin de missionnaires dans l'Ouest.

Tel est ce roman, d'abord un peu lent, qui se noue insensiblement, et se précipite tout à coup vers le sacrifice final. Il abonde en pages bien venues de descriptions ou d'analyses sentimentales. La vie de Minnie, d'abord avec son père, puis dans la compagnie du ménage Mourier, à Lavernes d'Alberta, remplit une bonne moitié du volume, et il ne faut pas s'en plaindre. Cela le place parmi nos meilleures oeuvres du terroir. Le séjour à Edmonton, aux premiers jours de la guerre, constitue presque un document historique. (L'auteur nous y fait vivre dans l'intimité du Dr Lamarche et de sa mère, deux des héros de son drame *Contre le flot*.)

Le côté exotique du livre, c'est l'amour de Gérard de Noulaine, le peintre, le gentilhomme chrétien, pour Jacqueline Mauranne, la belle laïque, ivre d'indépendance; amour qui finit par une rupture. Tout cela est admirablement raconté. Autour de ces deux personnages se profilent Henri Maignan, fils de millionnaire, qui va au peuple pour le régénérer, le Dr Marthe Leroy, l'hospitalière sans foi, qui aime Henri Maignan.

De ce côté-ci de l'océan, maintes silhouettes nous plaisent : celle du père d'Herminie, celle du P. Chassaing, oblat, celles des Mourier, de M. Valiquette (p. 115), de la famille Poirier, de Mme Labbé (p. 191), et de tous les siens. L'auteur a tout regardé, comme il faut regarder, avec indulgence et sympathie, et il a bien vu. Je ne sache pas d'endroit où son coup d'oeil m'apparaisse plus juste que lorsqu'il entreprend de définir le patriotisme canadien, (p. 174), la lutte canadienne (p. 197), et lorsqu'il met en garde le voyageur français contre des impressions superficielles et des jugements hâtifs.

Mlle Michelet se défend d'avoir voulu faire une autobiographie; il faut l'en croire. Mais elle ne s'est pas interdit de mettre beaucoup d'elle-même dans son livre. Par une charmante coquetterie, elle a tenu, elle, Française, à se peindre sous les traits d'une Canadienne patriote: elle lui a insufflé une vie débordante.

Ce livre nous fera aimer. Nous en remercions l'auteur et lui souhaitons le plus franc succès.

Louis DELIGNY.

---

### ET VOTRE ABONNEMENT? . . .

Vous n'avez pas oublié, nous l'espérons, qu'il est payable d'avance. Une revue comme l'*Action française* qui ne compte ni sur les grosses bourses ni sur les subventions d'Etat, a besoin, pour vivre, de la ponctualité de ses abonnés. Done. . .

## LIVRES ET REVUES

### L'ÉCOLE EN PLEIN AIR, par le docteur Gaston Lapierre.

Diplômé de l'École de Puériculture de la Faculté de Paris, le Dr Lapierre réclame dans cette brochure la création d'écoles en plein air pour les enfants malingres et prédisposés aux maladies pulmonaires. C'est une des formes, prétend-il, que doit prendre chez nous la lutte contre la tuberculose, la mortalité infantile et la dépopulation. En ces écoles, on réunit les sujets guettés par la tuberculose auxquels on fait suivre durant une partie de l'année, au moins, une régime préventif qui rétablit l'équilibre de leur organisme et où le travail intellectuel alterne sagement avec les exercices physiques et les cures héliothérapiques. En effet, ces écoles comptent sur le soleil.

Plusieurs pays sont dotés de ces institutions, l'Allemagne, la France, l'Italie, la Scandinavie et les États-Unis. Chez nos voisins, on en compte plus de sept cents. Le Québec n'en a aucune. Le praticien poursuit une campagne en vue de la fondation de telles écoles. Elles seraient, munies d'une haute surveillance morale et religieuse, excellente chose. H. B.

\* \* \*

### L'ÉDUCATION DE LA JUSTICE, par le R. P. Louis Lalande, s. j. — Montréal, 1925.

Ce tract de l'École sociale populaire contient la conférence faite aux Trois-Rivières, pendant la séance de clôture de la Semaine sociale de 1925. Les éditeurs y ont ajouté une partie de la causerie que le Père Lalande prononçait, à la Semaine sociale de Sherbrooke, sur « l'argent — son rôle, ses dangers ». Les deux sujets se complètent. Le second extrait vaut au lecteur de relire la charmante ballade de Jean Richepin sur le pain bien gagné.

Cette citation indique un des aspects du talent oratoire du P. Lalande. Il sait convaincre et persuader en plaisant, parce que ses démonstrations s'agrémentent de tableaux, de tirades et d'envoies qui égayent ou émeuvent. Si l'on ajoute le don d'appliquer la doctrine aux cas de chez nous, en voilà assez pour maintenir la réputation du conférencier. H. B.

**ABOLITIONNISME OU RÉGLEMENTATION?** par le R. P.

J. Salsmans, s. j. — *L'École sociale populaire*, Montréal, 1925.

Ce titre interrogatif pose les deux attitudes en face de la prostitution, fléau des villes. L'auteur de la brochure note, dès le début, les progrès de l'opinion *abolitionniste* dans le nord de l'Europe. Des ligues se fondent qui se groupent en fédération internationale pour entreprendre une campagne universelle. Telle semble l'opinion de la Société des Nations qui entend combattre les maisons de prostitution en tant qu'institutions pour ainsi dire officielles.

Après avoir établi le devoir strict de l'Etat de réprimer l'immoralité publique, l'auteur, abolitionniste convaincu, expose et réfute les raisons par lesquelles on prétend excuser la tolérance. Les unes sont d'ordre moral et social, les autres d'ordre médical. En appendice, le tract offre une esquisse de l'Oeuvre du Bon-Pasteur, de Montréal, qui a organisé plusieurs institutions pour le relèvement moral et social des femmes déçues. Des événements récents donnent à cette brochure une indéniable actualité.

H. B.

\* \* \*

**L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE CANADIENNE-FRANÇAISE**, par le chanoine Georges Courchesne. — *L'oeuvre des tracts*, Montréal, 1925.

« Il me semble que nous pouvons proclamer qu'au service de la vie catholique, de la vie sociale et de la vie nationale du Canada français, l'A. C. J. C. mérite la confiance de tous ceux ceux qui essaient de faire du bien et qui réclament de l'aide.

Au service de la vie catholique, l'A. C. J. C. veut être une *école de perfection*, ou, si ce mot est trop ambitieux, de *perfectionnement*. Au service de la vie sociale, elle veut aider au progrès du sens de la justice générale et de la charité chrétienne. Au service de la vie nationale, elle veut être une *école de patriotisme sain*. » Telles sont les trois points d'un entretien qui résuma les conclusions des études apportées au dernier congrès national de l'Association de la Jeunesse, les 27 et 28 juin 1925. A ces considérations, le chanoine Courchesne ajouta quelques indications générales sur les moyens propres à étendre l'action de l'oeuvre.

On a commenté de bien des façons la belle devise de l'A. C. J. C. : piété, étude, action, la piété qui maintient l'âme en état de grâce que suppose toute vie vraiment utile, l'étude qui permet de compléter, en l'universalisant, la formation scolaire, collégiale et supérieure, nécessairement individuelle, l'action qui entraîne la volonté au service de la collectivité. Le conférencier a su synthétiser les raisons ultimes qui rendent si fécond le programme de l'Association. Il l'a fait avec toute son intelligence éprise des fortes doctrines et tout son cœur de prêtre dont l'ardeur donne à sa parole un accent entraînant. Il est de ceux dont les écrits et les entretiens sont une illumination morale et intellectuelle.

Puisse cette conférence renseigner ceux qui ne connaissent pas bien l'A. C. J. C. et dissiper l'insouciance des apathiques. Qu'elle rende fiers de l'Association les jeunes membres actuels à qui elle fait tout le bien dont des anciens lui sont reconnaissants. Nous voudrions que l'on sentît dans ces vœux quelque chose de fraternel.

Hermas BASTIEN.

**UN MANUEL DE CHANT** fait par un CANADIEN et approuvé par un FRANÇAIS. — Extrait d'une Revue de Musique Religieuse, publiée à Paris et dirigée par le Chanoine Marty, de Perpignan, France.

Le R. P. Vandandaigue, S. J., du Canada, un ami de la *Petite Maîtrise*, a publié, en collaboration avec l'abbé P. Chassang, ancien maître de chapelle du Petit-Séminaire d'Avignon, un très intéressant et pratique manuel destiné à fournir, dans un format commode et portatif, la matière de quatre à cinq volume de 200 à 250 pages.

Nous y trouvons un paroissien romain, un livre d'Heures, le formulaire de prières, les chants liturgiques en notation moderne et rythmée pour la grand'messe, les vêpres et le Salut. Enfin les cantiques...

Il a cueilli, avec de bienveillantes autorisations des auteurs et éditeurs, les cantiques de tous les recueils qui lui ont paru les plus aptes à susciter, dans les rangs des fidèles, l'amour de la prière. Nous remercions le R. P. Vandandaigue de sa critique judicieuse.

Nous avons appris que son oeuvre, éditée par Mame, a un succès magnifique; il ne peut en être autrement quand on a lu l'ouvrage et quand on connaît le goût affiné de l'auteur en matière d'art musical.

### ORIGINE DES FAMILLES CANADIENNES FRANÇAISES.

Extrait de l'Etat Civil français. — Première série. — par le R. P. Archange Godbout, o. f. m., in-8 de 264 pages sur magnifique papier *Alfa*.

Mgr Cyprien Tanguay a été au Canada le grand initiateur aux études généalogiques. Son ouvrage, qui couvre une période de 130 années environ, de 1634 à 1760, est la source par excellence où puisent tous ceux qu'intéresse l'histoire de nos familles. Mais un travail de cette nature ne pouvait qu'être incomplet. Le chercheur voudrait davantage.

Le présent ouvrage est un timide essai de réponse à ce désir. L'auteur a glané dans les débris les plus anciens de l'état civil français les actes de baptême, de mariage et de sépulture qui pouvaient intéresser nos familles. On y trouvera des documents intéressants et absolument inédits sur plus de 300 noms canadiens-français.

On ne pourra traiter pertinemment des origines canadiennes sans consulter cet ouvrage, complément indispensable de Mgr Tanguay.

En vente chez G. Ducharme, libraire, 133, boulevard Saint-Laurent, Montréal, et dans toutes les grandes librairies. Prix: \$2.00, en plus 25 sous pour frais d'emballage et de port.

---

## LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

### NOS DEUX ENQUÊTES.

Comme le savent nos lecteurs, l'*Action française* mènera de front, cette année, deux enquêtes importantes, l'une sur la « Défense de notre capital humain », l'autre sur les « Doctrines » de notre jeunesse. En janvier 1917, dans le premier numéro de l'*Action française*, M. Edouard Montpetit signait l'article de tête qu'il intitulait: « Vers la supériorité ». Il se trouve qu'il

signe aujourd'hui le premier numéro de notre dixième année, nous rappelant l'importance de l'un des premiers capitaux dans une ascension vers la supériorité. Ce seul rapprochement suffit à marquer la continuité de notre effort et la fidélité de certaines amitiés. Ceux qui auront lu plus haut l'article de M. Edouard Montpetit, sauront toute l'ampleur que va prendre notre grande enquête de 1926.

Notre enquête sur les doctrines de la jeune génération a suscité un vif intérêt. La jeunesse en est heureuse: elle aspire à se définir. Dans le *Quartier latin* (14 janvier 1926), organe des étudiants de l'Université de Montréal, nous lisons, sous la signature de M. Rodolphe Godin: « Pour nous, étudiants, l'enquête devrait nous intéresser tout particulièrement... Un homme intelligent s'oriente: il n'entre pas dans la vie, les yeux fermés, prêt à se faire bousculer. Il pose à la base de sa vie certains principes auxquels il joint la réalisation de certaines aspirations. Remercions l'*Action française* de nous aider à peser la valeur de nos doctrines... »

Le manque d'espace nous empêche seul de publier la première réponse déjà reçue, article remarquable qui nous vient d'un jeune homme plein de promesses, M. Esdras Minville. Ce sera pour le mois prochain. Placée sous la direction de M. Antonio Perrault, notre enquête sur les doctrines de la jeunesse ne peut qu'aller bon train.

### NOS PUBLICATIONS.

Nous avons publié, en ces derniers temps, la *Terre vivante*, roman canadien, par Harry Bernard, dont la critique continue de s'occuper et sur un ton plein de sympathie. Nous venons de mettre en vente *Comme Jadis*, roman albertain de Magali Michelet, auteur de *Contre le flot*, pièce qui fut primée à notre premier concours d'art dramatique. Dans ce numéro même de la Revue, Louis Deligny nous donne son avis sur la nouvelle oeuvre de Magali Michelet.

Nous avons actuellement sous presse, *La justice*, texte des cours et conférences de la Semaine sociale du Canada tenue aux Trois-Rivières en 1925. On sait la haute valeur de cet enseignement diffusé par des professeurs de chez nous, qui ont les yeux bien ouverts sur les conditions de notre pays.

NOTRE ALMANACH.

L'on n'a pas trouvé sans défaut notre *Almanach de la langue française* pour 1926. La critique — et le témoignage même de nos amis, souvent plus sévère, — y veulent bien reconnaître un nouveau progrès. La jeunesse l'a particulièrement goûté, si nous en croyons l'article très sympathique de G.-B. H., dans les *Annales thérésiennes*. Cette louange ne suffit pas entièrement à des hommes qui ne cessent d'aspirer à mieux faire. Aussi bien l'*Almanach* de 1927 est-il déjà sur le chantier, entre des mains d'ouvriers qui, cette fois-ci, rêvent le chef-d'oeuvre.

Rappelons que notre « Concours des citations patriotiques », organisé par l'*Almanach*, prend fin le 15 février prochain. Les concurrents sont donc priés de nous envoyer, pour ce jour-là, le résultat de leurs recherches. L'*Action française* publiera dans sa prochaine livraison, le nom des vainqueurs.

EXTRAITS DE NOTRE CORRESPONDANCE.

Montréal, le 1er décembre 1925.

Monsieur le Président,  
Commission des Tramways,  
Montréal.

Monsieur,

Tout récemment vous êtes intervenu avec bienveillance auprès de la compagnie des Tramways pour faire corriger la rédaction des billets d'autobus, qui portaient l'indication purement anglaise « Coach service ».

Nous avons aujourd'hui deux sujets de plaintes à vous exprimer. Comment se fait-il que le public de langue française soit toujours obligé de réclamer? Pourquoi la compagnie des Tramways ne consent-elle pas, de meilleure grâce, à traiter spontanément l'élément français de Montréal avec la dignité qu'il requiert?

La compagnie vient donc d'écrire au frontispice de son nouveau terminus, rue Craig: « Montreal Tramways Company », et on lit en anglais seulement, à l'intérieur de ses nouveaux autobus, que la porte de l'arrière ne doit être ouverte qu'en cas d'urgence.

Vous seriez bien aimable de faire remédier à ces deux griefs. Le premier proclame d'une façon choquante, qu'aux yeux de la direction de la compagnie, l'élément français de Montréal est une quantité négligeable. Cet élément achète pourtant une très large

part de ses billets; il prédomine dans le parlement de Québec et au Conseil municipal de Montréal, dont la compagnie a reçu de si intéressants privilèges. Notre élément français tient pourtant au prestige de sa langue autant qu'à son emploi utilitaire. Le second abus a le même défaut, accentué par la négligence mise à communiquer cette fois en français un renseignement utile.

Votre tout dévoué,

Le Secrétaire général:

(Signé) Anatole VANIER.

\* \* \*

Montréal, le 1er décembre 1925.

Monsieur Jules Crépeau,  
Directeur des services,  
Hôtel de Ville, Montréal.

Monsieur,

Nous avons été priés à quelques reprises d'intervenir auprès des autorités compétentes pour obtenir que le poste de pompiers, situé au coin des rues Craig et Chenneville, ait au frontispice des inscriptions conformes à la dignité de l'élément français de Montréal. En effet on n'y lit que de l'anglais. Pourquoi? Personne ne pourrait évidemment l'expliquer. Il y a là une simple négligence dont l'ancienneté ne confère aucun droit.

Nous comptons donc que vous verrez à y faire mettre autant de français que d'anglais. Comme c'est notre bon renom et notre dignité française que nous avons en vue en intervenant, pas n'est besoin d'insister pour que vous voyiez vous-même à ce que les formules françaises qui seront employées soient correctes.

Votre tout dévoué,

Le Secrétaire général:

(Signé) Anatole VANIER.

#### NOTRE NOUVEAU GÉRANT.

M. Albert Lévesque devient gérant de la Librairie de l'Action française et y remplacera M. Victor Hermann. On connaît ce collaborateur de la Revue qui, quoique jeune, y a déjà signé des articles qui ont attiré l'attention. Vice-président de l'A. C. J. C.,

hier directeur de la publicité chez les Artisans canadiens-français, notre nouveau gérant nous apporte de précieuses qualités de travailleur et d'homme d'action. A l'heure où nous songeons à réorganiser tous nos services pour les rendre plus effectifs, nos amis apprendront d'ici peu, nous en sommes persuadés, que nous avons eu la main heureuse.

Jacques BRASSIER.

### LA PRESSE INDÉPENDANTE.

Le vénérable Antonio-Maria Claret, archevêque de Cuba et fondateur des missionnaires du Coeur Immaculé de Marie, combattit la mauvaise presse par les bons journaux. Pour répandre la vérité et la piété, il usait des périodiques. Louant cette méthode, le Pape, lors de la lecture du décret sur les vertus du vénérable prélat, a commenté ainsi la parole connue d'un écrivain catholique sur saint Paul: « On a remarqué que saint Paul aurait été journaliste s'il avait vécu de nos jours. Que cela eût été littéralement, j'en doute, mais je crois que cela aurait eu lieu en esprit parce qu'il aurait employé avec ardeur cet instrument qu'est la presse pour répandre des idées. »

Bien que l'écriture n'ait pas l'universalité d'effet de la parole, le journal est un des plus puissants facteurs de direction intellectuelle et morale. Il est la lecture assidue et exclusive de la grande majorité des hommes. Son influence bonne ou nocive est énorme. Il peut abrutir une population en la nourrissant de niaiseries et de turpitudes. Il possède aussi le pouvoir bienfaisant d'élever ses lecteurs aux préoccupations supérieures. Comme la première ambition est plus payante, trop souvent l'éditeur cède à l'appas des gros dividendes.

Pour atténuer les effets néfastes de la presse commercialisée, pour réagir contre la morbidité des magazines déliquescents, il suffirait aux hommes bien pensants, aux esprits droits et sains, d'être logiques et d'encourager effectivement les revues sérieuses et les journaux catholiques. Que le début de l'année soit vraiment l'époque des cadeaux pratiques. Qu'au *Devoir* qui vient de fêter son seizième anniversaire, qu'au *Progrès du Saguenay* qui deviendra bientôt bi-hebdomadaire, qu'à toute la vaillante phalange des journaux catholiques qui, de Moncton aux Rocheuses, veillent sur nos plus hauts intérêts on témoigne, en plus d'une admiration platonique, une sympathie plus tangible et plus efficace. Et qu'on n'oublie pas notre chère *Action française* qui entre, d'un pas si allègre et si ferme, en sa dixième année.

H. B.